Romagnesi, Jean Antoine
La fille arbitre

PQ
2027
R55F5

LA FILLE ARBITRE,

COMEDIE

EN TROIS ACTES;

AVEC

UN DIVERTISSEMENT.

Par Monsieur Romagnesi.

A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quai de Conti, vis-à-vis la descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY
NOV 24 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2027
R55F5

A

SON EXCELLENCE,

MYLORD LE COMTE DE WALDEGRAVE,

Ambaſſadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire de Sa Majeſté Britannique à la Cour de France.

MYLORD,

L'embarras d'une grande partie des Auteurs, conſiſte dans l'arrangement & dans

le choix des Vertus qu'ils donneront à ceux qui daignent accepter leur ouvrage.

Ma ſituation eſt bien differente ; je ſuis obligé de renoncer à un éloge tout fait. Je ſçais combien les louanges ſeroient peu du goût de VOSTRE EXCELLENCE : *Elle travaille trop heureuſement à les mériter, pour être ſenſible au plaiſir de les recevoir.*

Je me bornerai donc à la gloire de montrer par un hommage public, que j'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect,

MYLORD,

DE VOSTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, ROMAGNESI.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *la Comedie de la Fille Arbitre*, & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 23 Janvier 1737.

MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT, notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qui lui avoit été mis en main *la Fille Arbitre, Comedie*, *Génération Harmonique du sieur Rameau*, qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre

faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles : Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & féal Chancelier le sieur Chauvelin Garde des Sceaux de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de nodit très-cher & féal Chevalier le sieur Chauvelin,

Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le premier jour de Février, l'an de grace mil sept cens trente-sept, de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Num.* 426. *Fol.* 390. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris le* 18 *Février* 1737.

G. MARTIN, *Syndic.*

ACTEURS.

STERLIN, riche Négociant.

Me. BARNETON, veuve.

Mr. ROBINSON.

Mlle. ROBINSON, sa fille.

CLITANDRE, Amant de Mademoiselle Robinson.

MYDELETTE, Suivante de Mademoiselle Robinson.

ARLEQUIN, Valet de Sterlin.

Chanteurs & Danseurs.

La Scene est à la Maison de Campagne de Sterlin, près de Londres.

LA
FILLE ARBITRE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
STERLIN ARLEQUIN.

STERLIN.

NE vas pas à ton ordinaire, oublier la moitié des commissions que je te donne; recapitulons un peu les ordres dont je t'ai chargé. Premierement.... hé bien?

ARLEQUIN.

Après.

STERLIN.

Comment?

ARLEQUIN.

Achevez.

STERLIN.

Mais c'eſt toi que j'interroge, que t'ai-je dit tout-à-l'heure ?

ARLEQUIN.

D'aller au Château voiſin.

STERLIN.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Je n'en ſçai rien.

STERLIN.

Butord !

ARLEQUIN *décachetant une lettre.*

Attendez, je vais vous le dire.

STERLIN.

Que fais-tu donc, tu décachetes ma lettre ?

ARLEQUIN.

C'eſt pour ſçavoir ce qu'il y a dedans.

STERLIN.

Quelle inſolence !

ARLEQUIN.

Vous me demandez ce que je vais faire au Château où vous m'envoïez porter cette lettre ; c'eſt elle aparemment qui doit m'en inſtruire.

STERLIN.

C'eſt la lettre qu'il y faut porter.

ARLEQUIN.

Je le ſçavois.

STERLIN.

A Madame Barneton.

ARLEQUIN.

Je ſçais lire.

STERLIN.

As-tu dit à mon Intendant qu'il me fît venir de Londres des Danſeurs & des Muſiciens ?

ARLEQUIN.

Non, mais j'ai parlé à votre Maître d'Hôtel, tout ſera prêt comme vous le ſouhaitez pour ce ſoir.

STERLIN.

Et pourquoi n'as-tu pas dit qu'on m'envoyât chercher de la Muſique.

ARLEQUIN.

Je ne l'aime pas.

STERLIN.

Mais, voyez ce maraut!

ARLEQUIN.

Je m'embaraſſe-bien de cela moi.

STERLIN.

Ne ſemble-t-il pas que ce ſoit pour lui que j'aye ordonné cette fête!

ARLEQUIN.

Et pour qui donc?

STERLIN.

Oh! tu m'impatientes.

ARLEQUIN.

Faut-il rapporter la réponſe de Madame Barneton?

STERLIN.

Je crois qu'elle viendra me la donner elle-même.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous bien une choſe?

STERLIN.

Quoi?

ARLEQUIN.

Vous l'épouſez ce ſoir, n'eſt-il pas vrai, Seigneur Sterlin?

STERLIN.

De quoi te mêles-tu?

ARLEQUIN.

Autres richeſſes qui vont pleuvoir dans votre mai-

son, c'eſt la veuve la plus opulente de tout Londres. Pourquoi m'avoir caché ce mariage?

STERLIN.

Veux-tu bien porter ma lettre!

ARLEQUIN.

Quel e impatience! avez-vous peur de ne pas voir aſſez tôt cette Dame? je gage qu'elle arrive ici avant que j'en parte, fiez-vous à ſon empreſſement; c'eſt elle qui vous fait l'amour.

STERLIN.

Ah!

ARLEQUIN.

Vous ririez trop, ſi elle faiſoit pour un autre tout ce qu'elle fait pour vous. Il n'y a que votre amour-propre qui puiſſe vous cacher ſon ridicule.

STERLIN.

Tu n'es pas mal impertinent.

ARLEQUIN.

Seigneur Sterlin, entre nous autres Anglois la ſincerité ne paſſe point pour impertinence. Ah! la voici, ne vous l'avois-je pas dit?

STERLIN.

Va vîte donner mes ordres pour la Muſique.

Arlequin ſort.

SCENE II.

Mr. BARNETON, STERLIN.

STERLIN.

MAdame, j'avois chargé Arlequin d'une lettre, où je vous faisois des excuses, & dans laquelle je vous détaillois les raisons qui m'ont empêché de vous prévenir.

Mr. BARNETON.

Je me doute de ces raisons, cher Sterlin : les aprêts de notre mariage vous occupent ; mais ne pouviez-vous laisser ce soin à d'autres, & venir me prendre à mon Château?

STERLIN.

J'ai crû, Madame, que ma présence étoit necessaire ici, & qu'une fête préparée pour vous devoit être ordonnée par moi-même.

Mr. BARNETON.

Vous vous êtes trompé, j'aurois été beaucoup plus flattée de votre présence, & j'aurois mieux aimé une fête de moins & un empressement de plus.

STERLIN.

Daignez me pardonner, Madame, je suis d'un âge où l'on traite différemment l'amour que dans une jeunesse bouillante ; un homme comme moi croit avoir rempli tous les devoirs de l'amant, lorsqu'il a pour l'objet aimé une estime inaltérable, un fonds de tendresse dont il se sent le cœur rempli, & ne s'éforce point à faire paroître au-dehors cette vivacité pétulente qui

exprime l'amour à la verité, mais qui le diminue bientôt en lui faisant prendre trop d'essor.

Mr. Barneton.

Ah ! Sterlin, vous exprimez l'amour comme vous le sentez apparemment & je ne suis point du tout contente de cette définition. Le veritable amour songe t'il à se ménager pour durer long-tems ? non, il s'augmente au contraire par la véhémence de ses transports, il n'a d'autre nourriture que les feux qu'il fait éclater, & lorsqu'il ne les prodigue point, c'est une marque qu'il n'en a pas en grande quantité.

Sterlin.

Chacun sur cette matiere a son sistême, & l'on a raison de croire le sien le meilleur ; la differente disposition d'esprit donne lieu à cette difference de sentimens : on ne peut agir que comme on pense, & l'on ne doit point disputer sur une chose qu'on envisage de diverses manieres.

Mr. Barneton.

Cela étant, nous avons tous deux raison ; mais je voudrois bien que ce fût en pensant l'un comme l'autre.

Sterlin.

Vous y perdriez, Madame, je vous aime avec connoissance de cause, mon amour est calculé, vos bonnes qualitez en font la preuve ; il devient un sentiment fondé & indispensable qui vous répond d'une durée éternelle.

Mr. Barneton.

Vous ne me donnerez donc point de rivales ?

Sterlin.

Vous pouvez en être sûre.

Mr. Barneton.

Prenez-y garde au moins, je ne vous cache point que je suis un peu jalouse.

STERLIN.

Vous, Madame ! pouvez-vous donner dans une telle foibleſſe ?

Me. BARNETON.

Je n'y donne point comme les autres femmes, jamais des ſoupçons mal fondez n'ont excité ma défiance, une aparence vaine ne ſçauroit me donner des chagrins réels, & je ne fais jamais paroître ma jalouſie que quand je ſuis ſûre de mon fait.

STERLIN.

Puiſque vous n'êtes point jalouſe ſans avoir lieu de l'être, je ne m'apercevrai jamais en vous de cette paſſion.

Me. BARNETON.

Je crains encore une choſe, c'eſt que ma façon d'aimer ne vous gêne ; comme la vôtre me paroît fort tranquille, j'apréhende que vous ne vous accommodiez point de la mienne, qui eſt un peu tumultueuſe ; je ne commande point à mes tranſports quand ils ſont legitimes ; je careſſe mon époux, je le ſuis partout, & je lui dis toujours quelques douceurs.

STERLIN.

Madame, puiſque c'eſt là votre maniere d'aimer, je m'y prêterai de tout mon cœur.

Me. BARNETON.

Comment, vous aurez cette complaiſance ?

STERLIN.

Ne raillez pas, Madame : ce que vous venez de dire me ſeroit furieuſement à charge de la part d'une femme que je n'aimerois point.

Me. BARNETON.

Mais il me ſemble que depuis que nous nous connoiſſons, nous n'avons point encore eu de converſation ſi détaillée touchant nos caracteres.

STERLIN.

Comme nous nous marions ce soir, ce sont les articles que nous dressons.

Mᵉ. BARNETON.

Ils seront toujours à votre avantage, & je vous promets de me transformer en tout ce qui vous sera le plus agréable.

STERLIN.

Ah! Madame, ne cessez point d'être vous-même.

Mᵉ. BARNETON.

Quand contons-nous partir pour Londres?

STERLIN.

Vous déciderez du jour de notre départ.

Mᵉ. BARNETON.

Ah! si j'en étois crue, nous ne quitterions jamais ce Château; mais je sçais que votre présence est necessaire à la Ville, & je n'aurai point à me reprocher de vous avoir fait manquer vos affaires.

STERLIN.

Nous ferions une cruelle injustice à Clitandre, si nous ne nous en reposions pas sur sa vigilance, ses lumieres & sa bonne foi. Ce jeune François semble avoir fait prosperer mon commerce depuis qu'il le dirige, & je n'attens que l'occasion de lui prouver ma reconnoissance.

Mᵉ. BARNETON.

Eh bien, faites-la naître: un cœur généreux n'attend pas qu'elle se présente.

STERLIN.

J'ai encore besoin de lui pour quelque temps, mais je ne tarderai plus à lui faire du bien.

Mᵉ. BARNETON.

Je sçais le moyen de lui rendre un service considérable, & qui vous l'attachera d'autant plus qu'il vous devra non-seulement sa fortune, mais encore l'objet de son amour.

STERLIN.

Il aime?

Mᵉ. BARNETON.

Il eſt idolâtre de la fille de Robinſon, votre ancien ami.

STERLIN.

La fille de Robinſon! il n'y a encore que quatre ans que ce n'étoit qu'un enfant.

Mᵉ. BARNETON.

Il n'y a que quatre ans qu'elle en avoit douze; & vous ne ſçauriez croire combien une fille profite en peu de tems; il ſemble que l'âge double depuis douze juſqu'à ſeize.

STERLIN.

Eh bien, Madame, je vous promets de me charger de ſon établiſſement: la fille de Robinſon n'eſt pas riche, mais Clitandre le ſera.

SCENE III.

STERLIN, Mᵉ. BARNETON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, ah, ah, la plaiſante hiſtoire!

STERLIN.

Qu'y a-t'il?

ARLEQUIN.

Monſieur Clitandre, ce François, votre Commis, qui vient de gagner une fille.

Mᵉ. BARNETON.

Qui vient de gagner une fille!

ARLEQUIN.

Oui, aux dez.

STERLIN.

Aux dez !

ARLEQUIN.

En trois raffles comptées.

STERLIN.

Tu extravagues.

ARLEQUIN.

Non, c'eſt ſon laquais qui vient de me le dire. Monſieur Clitandre eſt ici ; il deſcend de ſa chaiſe.

STERLIN.

Je ne comprends rien à cela.

ARLEQUIN.

La choſe eſt pourtant bien claire ; on vous dit que Clitandre .... tenez, il vous le dira lui-même.

Il ſort.

SCENE IV.

STERLIN, Me. BARNETON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

PArdonnez, Monſieur, ſi je dérobe quelques momens à vos affaires ; mais croïez que ce n'eſt qu'après les avoir miſes en regle, que j'oſe me preſenter devant vous ſans votre ordre : la démarche que je fais, eſt plûtôt un devoir qu'une imprudence ; je ſçais combien vous vous intereſſez à ce qui me touche, & je viens vous faire part d'un bonheur d'où dépendoit abſolument le repos de ma vie.

Me. BARNETON.

Que vient de nous dire Arlequin ?

CLITANDRE.

Quoi ! vous auroit-il déja inſtruit ....

STERLIN.

Il vient de nous faire un galimatias qui a beſoin d'un commentaire.

CLITANDRE.

Monſieur Robinſon a une fille.

Mr. BARNETON.

Nous ſçavons cela.

CLITANDRE.

La plus aimable du monde.

STERLIN.

Fort bien.

CLITANDRE.

Cette jeune perſonne vit extrêmement retirée : mais malgré les ſoins que ſon pere prenoit de la cacher, je me ſuis trouvé le cinquiéme de ſes Amans déclarez.

STERLIN.

Le cinquiéme !

CLITANDRE.

Oui, quoiqu'elle ne ſorte qu'une fois par ſemaine.

STERLIN.

Voyez combien elle en auroit, ſi elle ſortoit tous les jours.

CLITANDRE.

Comme nos vûes étoient légitimes, nous lui fîmes ouvertement la cour, & il ſe trouva que de cinq Rivaux que nous étions, pas un n'avoit aſſez de bien pour aſpirer à ſon alliance.

Mr. BARNETON.

Il y a de la fatalité là-dedans ; de cinq Amans n'en trouver pas un qui lui convienne !

STERLIN.

Il valoit mieux pour elle n'en avoir qu'un bien étoffé.

CLITANDRE.

Un jour en preſence de ſon pere, nous la priâmes de

ſe déclarer en faveur de quelqu'un de nous: doucement, nous dit-il; Meſſieurs; ſuppoſons qu'un de vous convienne à ma fille, il eſt très ſûr qu'il ne me conviendra pas à moi; ainſi je lui deffends de ſe déclarer.

Me. BARNETON.

Voilà une facheuſe deffenſe pour l'Amant aimé.

CLITANDRE.

Il eſt inutile, lui répondit ſa fille, que vous preniez de pareilles précautions, mon pere: je ne me ſens aucune préférence pour qui que ce ſoit de ces Meſſieurs; ainſi votre choix ſeul peut déterminer le mien.

Me. BARNETON.

Cela m'étonne.

STERLIN.

Cela ne m'étonne pas, moi; puiſqu'ils étoient auſſi indigens l'un que l'autre, il n'y a point de préférence à leur donner.

CLITANDRE.

Enfin nous nous jettons aux genoux du pere & de la fille, nous les preſſons de faire un choix, nous emploïons près de l'un les termes les plus reſpectueux, & près de l'autre les plus paſſionnez & les plus ſéduiſans.

STERLIN *riant.*

Et tout cela ne les ſéduit point!

CLITANDRE.

Après avoir rêvé quelque tems, le Seigneur Robinſon nous répond par un éclat de rire, qui fait que nous nous regardons tous ſans ſçavoir que penſer.

Me. BARNETON.

Qu'eſt ce que cela ſignifioit?

STERLIN.

Qu'il ſe moquoit d'eux.

CLITANDRE.

Vous l'allez ſçavoir, Madame. Il me vient, dit-il, l'i-

dée la plus folle qui se soit jamais imaginée ; il n'importe à ma fille lequel d'entre vous l'épouse ; mettez chacun trois cens guinées, j'en mettrai autant, cela fera dix-huit cens guinées qui composeront sa dot, & celui des cinq qui amenera le plus fort coup de dez, l'épousera.

Me. BARNETON.

Cela me paroît nouveau.

STERLIN.

Et trop plaisant.

CLITANDRE.

Nous acceptons tous sa proposition, nous courons chercher notre somme.

STERLIN *riant.*

Que vous avez bien de la peine à trouver sans doute?

CLITANDRE.

Nous revenons chez lui, nous trouvons la sienne toute prête, nous tirons, & ma main fortunée amene le nombre heureux qui m'assure à jamais la possession de celle que j'adore.

STERLIN.

Parbleu ! c'est jouer de bonheur.

Me. BARNETON.

Il auroit fallu, pour rendre la chose plus charmante, que le cœur de la fille eût incliné pour vous.

CLITANDRE.

Si le sort ne s'est point déclaré pour un Amant aimé, il a du moins servi celui qui aimoit le mieux.

STERLIN.

Cette avanture me touche ; je suis pourtant fâché, Clitandre, que le destin vous ait été si favorable.

CLITANDRE.

Vous ! Monsieur?

STERLIN.

Oui, j'aurois souhaité qu'il m'eût laissé quelque cho-

se à faire il vous a donné une femme & une dot; mais je me vengerai de lui, en augmentant votre fortune.

CLITANDRE.

Ah! Monsieur, je suis déja comblé de vos bienfaits.

STERLIN.

Non, non, je n'ai rien fait pour vous, & votre bon cœur seul vous fait trouver en moi des motifs de reconnoissance, auſquels je n'ai pas donné lieu comme je le devois.

Mr. BARNETON.

Et quand devez-vous conclure votre mariage?

CLITANDRE.

Dès aujourd'hui, Madame.

STERLIN.

Vous retournez donc à Londres?

CLITANDRE.

Non, j'ai pris la liberté d'amener ici mon épouse avec son pere, & j'ai cru que Monsieur me le pardonneroit.

STERLIN.

Ah! que je vous en sçais bon gré, Clitandre! J'épouse Madame ce soir, & je prétens que nos deux nôces se fassent ensemble.

CLITANDRE.

Ah! quel excès de bonté!

STERLIN.

Robinson & sa fille arrivent! Et quand viennent-ils?

CLITANDRE.

Je les ai devancez à deux pas d'ici, ils doivent être à present dans la cour du Château.

Mr. BARNETON.

Je me meurs d'impatience de les embrasser, je vais au-devant d'eux, & je prétens vous les presenter moi-même.

Elle sort.

SCENE V.

STERLIN, CLITANDRE.

CLITANDRE.

JE vous félicite, Monsieur, d'avoir fait un si beau choix; cette union marque à la fois votre discernement & le bon goût de Madame Barneton.

STERLIN.

J'épouse en elle ma meilleure amie, & c'est pour moi un titre plus specieux que celui d'Amante adorée.

CLITANDRE.

Elle est digne de remplir également ces deux qualitez, & ses apas doivent faire naître autant d'amour que la bonté de son caractere exige d'estime.

STERLIN.

Je suis charmé que vous lui trouviez tout ce qu'il faut pour contenter le cœur & l'esprit, que vous avez l'un & l'autre très délicats, & mon bonheur est réel, puisque mon choix vous plaît.

CLITANDRE.

Vous devez croire, Monsieur, que tout ce que vous aimez, entraînera toujours une estime générale.

STERLIN.

Vous serez donc estimé de tout le monde.

SCENE VI.

STERLIN, CLITANDRE, M. ROBINSON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

TU choux, que M. Clitandre a bien fait d'amener bonne chance! Mlle Robinson eſt bien le petit minois le plus agaçant.... il n'y a que celui de ſa ſuivante qui puiſſe le lui diſputer; je ne ſçais auquel donner la pomme.

STERLIN.

Elle eſt donc arrivée?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, & Mydelette, la belle Mydelette auſſi.

STERLIN.

Que je vous embraſſe, mon cher Robinſon; l'alliance que vous allez faire, me touche d'auſſi près que ſi un de mes parens épouſoit votre fille.

ROBINSON.

Mon gendre m'en devient plus cher: je vous avoue que j'ai été charmé que le ſort l'ait favoriſé; car vous ſçavez ſans doute....

ARLEQUIN

Oui, oui, nous ſçavons que vous avez fait une lotterie de votre fille, & que Monſieur a attrapé le bon billet.

ROBINSON.

Si le mérite avoit décidé, je lui aurois épargné la concurrence; mais il falloit que le deſtin prononçât.

SCENE

SCENE VII.

STERLIN, ROBINSON, CLITANDRE, Mᵉ. BARNETON, Mˡˡᵉ. ROBINSON, ARLEQUIN, MYDELETTE.

Mᵉ. BARNETON.

VOyez, Monsieur Sterlin, si l'on peut être plus heureux que Clitandre : regardez cette aimable personne.

STERLIN.

Quoi ! c'est là votre fille ?

ROBINSON.

Oui, mon cher ami.

STERLIN.

Je ne la reconnois plus ; pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'elle étoit si belle?

ROBINSON.

Nous ne prenons pas garde à cela, nous autres peres.

CLITANDRE.

Voulez-vous bien, Monsieur, que j'aye l'honneur de vous presenter Mademoiselle?

Mᵉ. BARNETON.

Embrassez-la, embrassez : quoi que je vous aye dit tantôt, je ne défens ni les cérémonies, ni les politesses.

ROBINSON.

Ma fille, vous pouvez vous laisser embrasser par le Seigneur Sterlin.

STERLIN.

Je n'ose prendre cette liberté ; sa main me suffit & m'honore assez. Ah !

ARLEQUIN.

Pour moi, je ne suis pas si sobre que mon maître.

MYDELETTE.

Finissez donc.

ARLEQUIN.

Je sçais vivre, c'est une cérémonie ou une politesse.

CLITANDRE.

Voyez, Monsieur, si je vous en ai trop dit.

STERLIN.

Vous n'en pouviez pas assez dire. Ah! Robinson, qu'avez-vous fait! une fille comme celle-là pour quinze cens guinées! que ne la mettiez-vous à cent mille, j'étois votre homme.

ROBINSON.

Vous n'auriez pas trouvé de Joueurs.

Mde. BARNETON.

Quoi, Monsieur, vous ne dites rien à cette adorable personne! Je vous avertis qu'elle logera avec nous, au moins; je ne veux pas qu'elle nous quitte.

Mlle. ROBINSON.

Je ne pouvois, Madame, recevoir un plus doux commandement.

Me. BARNETON.

N'y consentez-vous pas?

STERLIN.

J'étouffe.

ARLEQUIN.

Je te donne aussi une chambre dans mon appartement.

MYDELETTE.

Je vous rends mille graces.

Me. BARNETON.

Vous ne répondez point?

STERLIN.

Je crains que mes regards ne me trahiſſent. Madame, je n'aurai jamais de volontez que les vôtres.

Mlle. ROBINSON.

Et moi, Monſieur, je n'emploïerai tous les inſtans de ma vie qu'à vous remercier des bontez que vous avez pour mon époux, & augmenter, s'il eſt poſſible, le zéle que je lui connois pour un protecteur ſi reſpectable.

Me. BARNETON.

Qu'elle a d'eſprit, Monſieur!

STERLIN *à part*.

Si vous ſçaviez ce qui ſe paſſe dans mon cœur; vous ne me la vanteriez pas tant.

CLITANDRE.

Mademoiſelle, vous ne ſçauriez croire juſqu'où le Seigneur Sterlin pouſſe ſa bienveillance pour nous; il épouſe Madame ce ſoir, & ſouhaite que notre mariage ſe faſſe avec le ſien.

STERLIN.

Ce ſoir? je ne ſçais ſi tout ſera prêt.....

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur, le Maître d'Hôtel & l'Intendant n'attendent que le ſignal, ne vous mettez pas en peine.

STERLIN.

Je n'avois pas prévû que Clitandre ..... & Mademoiſelle .....

ARLEQUIN.

Bon, bon, vous avez de quoi faire douze mariages, & cela doit ſuffire pour trois.

Me. BARNETON.

Pour trois!

ARLEQUIN.

Oui; Madame; le vôtre, celui de Clitandre & le mien.

Me. BARNETON.

Le tien ! avec qui ?

ARLEQUIN.

Avec Mydelette.

MYDELETTE.

Voilà ce que je ne ſçais point encore.

ARLEQUIN.

Je vous l'apprendrai.

STERLIN.

Je voudrois vous parler, tête à tête.

ROBINSON.

Très-volontiers.

STERLIN.

Madame, on va bien-tôt ſervir, faites voir en attendant à Mademoiſelle le Château & le Jardin.

Me. BARNETON.

Oui, je vais lui faire choiſir ſon appartement ; venez avec nous, Clitandre.

STERLIN.

Clitandre, attendez, je crois qu'il faut que vous retourniez à Londres, il s'agit de certaines Lettres de change...

CLITANDRE.

Je ſuis prêt d'exécuter vos ordres.

Me. BARNETON.

Ah ! ne parlons point d'affaires aujourd'hui, il ne ſortira de ce Château qu'après qu'il aura épouſé la belle Robinſon.

STERLIN.

L'épouſer !

Me. BARNETON.

A quoi penſez-vous donc ? vraiment oui, l'épouſer ; tenez, il n'eſt plus ici, ſon commerce lui donne quelquefois des diſtractions....

STERLIN.

Ah! oui, oui.

Me. BARNETON.

Venez, ma chere petite.

Mlle. ROBINSON.

Je rougis, Monsieur, de vous laisser seul.

STERLIN.

Ne craignez rien; quoiqu'éloignée, vous serez toujours avec moi.

Me. BARNETON *se retournant.*

Comment?

STERLIN.

Je dis que Monsieur son pere sera toujours avec moi.

ARLEQUIN.

Viens, que je te fasse voir la grotte.

MYDELETTE.

Non, non, je ne quitte pas ma maîtresse.

Ils sortent.

SCENE VIII.

STERLIN, ROBINSON.

ROBINSON.

QU'avez-vous donc? depuis l'arrivée de Clitandre & de ma fille, vos manieres ne sont pas reconnoissables; vous avez l'air embarassé.

STERLIN.

Ah! mon cher ami, sauvez-moi la vie. Mademoiselle Robinson vient de me percer d'un trait mortel; sa seule possession peut, non pas guérir, mais adoucir ma blessure.

ROBINSON.

Cela n'eſt pas croïable !

STERLIN.

Cela n'eſt pas croïable ? Eh ! où a-t'on jamais rien vû de ſi parfait ? cruel que vous êtes, avoir un pareil tréſor & le laiſſer voir à d'autres qu'à moi ! que dis-je, me le cacher, vous, mon ami depuis vingt ans ! Qui peut vous avoir éloigné de ma maiſon ? Pourquoi n'avoir pas continué de vivre avec moi dans cette douce intelligence qui nous rendoit inſéparables ?

ROBINSON.

Accuſez de cette ſéparation l'accroiſſement de votre fortune ; j'ai crû m'appercevoir qu'à meſure qu'elle augmentoit chez vous, mon amitié vous devenoit à charge, & j'ai prévenu par un ſage exil, les mortifications que j'aurois ſans doute eſſuïées, ſi je n'avois pris le parti de la retraite.

STERLIN.

Ah ! que vous êtes injuſte !

ROBINSON.

Votre conduite a juſtifié ma démarche ; c'eſt l'ami fortuné qui doit rappeller le miſérable, & vous n'en avez rien fait.

STERLIN.

Confondons tous ces reproches dans le renouvellement de l'amitié la plus vive ; donnez-moi votre fille, mon cher Robinſon.

ROBINSON.

Avez-vous oublié qu'elle eſt à Clitandre ?

STERLIN.

Clitandre ne pourra me la refuſer, je l'éblouirai par des ſommes conſidérables, par les prieres les plus touchantes ; il a pour moi aſſez d'amitié pour me ſacrifier ſon amour.

ROBINSON.

J'en doute, Sterlin.

STERLIN.

Votre fille l'aime-t'elle ?

ROBINSON.

Elle a pour lui les égards & les sentimens que le droit qu'il a sur elle doit lui inspirer ; mais je ne me suis point apperçû que cela passât l'estime.

STERLIN.

Eh bien, le sacrifice que Clitandre me fera lui en paroîtra moins douloureux : pouvez-vous hésiter un moment à faire le bonheur de votre fille ? vous sçavez quel est mon bien : ce bien fatal qui me l'a fait perdre en vous éloignant de moi, doit servir à nous rapprocher, & à la rendre la plus heureuse femme de Londres.

ROBINSON.

Et de quel front manquerai-je à Clitandre ?

STERLIN.

Songez-vous que ses droits sont frivoles, qu'il n'y a que votre consentement qui puisse le rendre possesseur de votre fille ? vous n'avez qu'à lui laisser la somme qu'il a gagnée, tourner en raillerie la partie de jeu que vous avez fait faire, (quelle imagination !) & je le comblerai de tant de biens qu'il pourra choisir entre les meilleurs partis.

ROBINSON.

Et ses rivaux, voïant que je ne conclus point le mariage, pourront revenir sur moi pour la somme qu'ils ont perdue.

STERLIN.

Je les rembourserai.

ROBINSON.

Que vous êtes pressant !

STERLIN.

Songez sur-tout que votre fille ne l'aime point, que ce n'est faire de tort ni à l'un ni à l'autre ; au contraire, que vous êtes comptable à Mademoiselle Robinson du bien que je prétends lui faire, & que vous ne devez point refuser une alliance qui lui est si avantageuse.

ROBINSON.

Se pourra-t'il que mon amitié pour vous me fasse commettre une si grande injustice ?

STERLIN.

Ah ! prononcez l'arrêt de mon bonheur, voulez-vous que j'embrasse vos genoux ?

ROBINSON.

Vous êtes donc bien amoureux ?

STERLIN.

Je n'ai senti de ma vie cette passion qu'en ce moment ; c'étoit à votre fille qu'il étoit réservé de la faire naître dans mon cœur : toute autre flâme que celle qu'elle devoit y allumer, auroit souillé ce cœur, qui n'étoit fait que pour enfermer son image.

ROBINSON.

Mais vraiment, je laissois à part la circonstance la plus importante, vous épousez Madame Barneton !

STERLIN.

Que cela ne vous embarasse point ; je ne l'épousois que parce que j'avois de l'estime pour elle, & je ne l'épouserai plus, parce que j'adore votre fille.

ROBINSON.

Ah ! mon cher ami, c'est à moi d'arrêter le cours de tant de désordres ; je ne souffrirai point que ma fille soit la cause d'un bouleversement pareil, & je vais sur le champ partir avec elle & mon gendre.

STERLIN.

Quoi ! Madame Barneton vous paroît un obstacle

invincible ? vous vous étiez presque rendu à mes transports, & il faut qu'un interêt qui ne vous touche en aucune sorte, vous empêche de rendre votre ami heureux : eh ! rejettez loin de vous, de grace, ces scrupules mal fondés : il n'en sera ni plus ni moins ; que j'obtienne votre fille, ou non, je n'épouserai plus cette Dame ; elle feroit mon supplice, je ferois le sien, & toute autre union que celle que je vous propose, me feroit subir un joug funeste que je ne pourrois rompre ni porter.

ROBINSON.

Mais comment en si peu de temps pouvez-vous ressentir une tendresse si violente ?

STERLIN.

Eh ! quel compte puis-je rendre d'un évenement qui trouble ma raison, d'un feu qui me consume en m'éblouissant ? Je ne puis attribuer le coup qui me frappe qu'à mon inclination pour vous ; votre fille en triomphant de moi par ses charmes, met le comble à ma défaite, par l'amitié & la simpatie que j'ai pour votre sang.

ROBINSON.

Vous verrez que ce sera ma faute. Que cette pauvre veuve est à plaindre ! je sçais combien elle vous aime, songez-vous aux douleurs que vous lui préparez ?

STERLIN.

Ah ! ne me faites point rougir devant un ami que j'estime, & ne joignez point au trouble qui m'agite la loi tiranique d'un point d'honneur, dont j'ai toujours été l'esclave ; plaignez moi, remediez au mal qui me dévore, & laissez aux remords dont je ne suis que trop susceptible, le soin de venger la maîtresse que j'offense.

ROBINSON.

Eh-bien, je vous promets d'employer tous mes soins pour vous.

STERLIN.

Promettez-moi encore le secours de votre autorité.

ROBINSON.

Ce seroit trop exiger de moi, mon honneur ne me laisse que la voie de la sollicitation ; mais comptez que votre ami vaudra bien le pere de votre maîtresse.

SCENE IX.

STERLIN, ROBINSON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

MEssieurs, vous êtes attendus avec la derniere impatience ; on est prêt à servir : ces Dames sont de la meilleure humeur du monde ; elles vous prient de venir les joindre ; elles se trouvent si aimables, qu'elles veulent vous rendre témoins de leur enjouement.

STERLIN *à Robinson.*

Allons, parlez-lui.

ROBINSON.

C'est à vous d'entamer une pareille matiere.

STERLIN.

Je n'oserois.

ROBINSON.

Ni moi non plus.

CLITANDRE.

Puis-je vous demander, Messieurs, le sujet de l'embarras où je vous vois ?

STERLIN.

Clitandre, avez-vous fait vos réflexions sur votre mariage avec la fille de Monsieur !

CLITANDRE.

Moi, Monsieur ! en ai-je d'autres à faire que celle de me représenter tout le plaisir dont il doit me combler ?

STERLIN.

Discours de jeune homme : mais vous êtes raisonnable, & j'appelle de votre cœur à votre esprit ; ne la trouvez-vous pas digne du sort le plus brillant ?

CLITANDRE.

Je sçais que s'il falloit égaler sa fortune à son mérite, une couronne pourroit à peine y suffire.

STERLIN.

Ah ! voilà parler, & songez-vous que l'état que vous allez lui faire est beaucoup au-dessous de ses moindres espérances ?

CLITANDRE.

Je ne le sçais que trop, Monsieur ; mais j'espere employer tant de soins pour ma fortune, qu'avant qu'il soit peu, son destin la rapprochera beaucoup plus d'elle-même, & je remplirai cet intervalle de temps par tout ce que les soins les plus empressés, la tendresse la plus passionnée pourront lui offrir de plus consolant.

STERLIN.

Mon cher Clitandre, vous ne la repaissez que d'idées chimeriques, il lui faut un bonheur réel, & il ne tient qu'à vous de l'en faire jouir. Un homme aussi riche que moi se présente pour elle, & je vous conseille de ne lui pas laisser échapper ce parti ; car enfin, que n'aura-t'elle pas à vous reprocher, si vous lui faites manquer un établissement si considérable ?

CLITANDRE.

Monsieur, il n'est plus question d'établissement pour elle; son pere a accepté & même imposé celui que je lui fais.

STERLIN.

Votre peu de délicatesse me surprend ; ce n'est donc pas pour elle que vous l'aimez.

CLITANDRE.

Il ne s'agit point ici, Monsieur, de distinctions métaphysiques ; je l'aime pour l'épouser, comme on doit aimer enfin. Si ma fortune embrassoit tout l'Univers, je la mettrois à ses pieds ; mais il faut qu'elle se contente de celle que Monsieur son pere lui a faite lui-même : n'est-il pas vrai, Monsieur, que vous refuseriez toute autre alliance que la mienne ?

STERLIN.

Courage.

ROBINSON.

Mais je voudrois qu'il y eût un temperamment dans cette affaire.

CLITANDRE.

Un temperamment ! ciel, qu'entens-je ? votre fille n'est-elle pas à moi ?

ROBINSON.

Oui, mais ....

STERLIN.

Songez que dans le fonds, ce n'est qu'un jeu.

CLITANDRE.

Ah ! Monsieur, le jeu le plus pueril devient sérieux, lorsqu'un honnête homme le joue. Monsieur voudroit-il renverser une loi qu'il a faite ?

ROBINSON.

Vraiment non, mais on propose des accommodemens.

STERLIN.

Oui, des ſommes plus fortes mêmes que vous ne penſez ; combien croïez-vous que mon ami veuille vous donner ?

CLITANDRE.

Je n'entre en aucune compoſition, Monſieur. Je vous ſomme de votre parole ; je vois que vous ne feignez de me mettre en peine que pour m'éprouver ; mais ſongez que votre probité m'eſt trop connue, pour que je prenne le change.

ROBINSON.

Que répondre à cela ?

STERLIN.

Non, Clitandre, ce qu'on vous dit eſt certain. Monſieur Robinſon a quelques ſcrupules, & voudroit que la choſe vînt de vous, pour lui épargner la petite honte de ſe déclarer ouvertement ; faites ſon bonheur & le vôtre, profitez des avantages qu'on vous offre, avantages dont vous ne verrez jamais ceſſer la durée. Vous êtes François, vous ſçavez par conſéquent que la poſſeſſion de votre épouſe diminuera beaucoup de ſon prix.

CLITANDRE.

C'eſt parce que je ſuis François, que mon amour redouble quand je poſſéde ; ſi l'on voit chez nous des inconſtans, c'eſt la faute des objets aimés ; mais nous ſçavons donner des preuves d'une fidelité éternelle, lorſque nous trouvons des maîtreſſes qui en ſont dignes.

STERLIN.

Quelle obſtination !

ROBINSON.

Vous aurez de la peine à le réſoudre.

CLITANDRE.

Et quel eſt donc ce Rival, qui attend le jour de mes

nôces pour se déclarer ? que le téméraire tremble, quel qu'il puisse être, s'il ose persister dans ses injustes prétentions. Je le traiterai comme un ravisseur qui vient m'enlever mon épouse.

STERLIN.

Et si c'étoit moi, Clitandre, qui entraîné par une force invincible, étoit contraint d'exiger de vous ce sacrifice, me traiteriez-vous comme un ennemi ? me donneriez-vous la mort, ou m'accableriez-vous d'un refus qui me la causeroit ?

CLITANDRE.

Quoi ! Monsieur, serois je né assez malheureux pour trouver en vous ce rival dont je parle?

STERLIN.

Oui, mon cher fils, c'est moi qui gémis d'un crime involontaire. Croyez que si quelque effort étoit capable de me guérir, il n'en est point que je n'emploïasse pour arracher de mon cœur le trait qui le déchire; mais l'entreprise est au-dessus de mes forces.

CLITANDRE.

Pouvois-je être accablé par une disgrace plus affreuse? Ah! je n'y vois aucun remede ; car enfin un Amant ne doit point avoir la lâcheté de céder sa Maîtresse, & je sens que le refus que je vous en fais, m'est aussi cruel que le malheur de la perdre.

ROBINSON.

Réflechissez-vous bien à qui vous faites ce refus? A un homme qui vous a donné toute sa confiance, toute sa tendresse.

CLITANDRE.

Il n'est aucun péril que je n'affrontasse pour lui prouver ma reconnoissance ; mais l'amour a ses droits à part : il ne tient jamais qu'à lui même, & ce Dieu ne sert point à acquiter des obligations.

SCENE X.

STERLIN, ROBINSON, ARLEQUIN, CLITANDRE, MYDELETTE.

ARLEQUIN.

A Quoi penſez-vous donc, Meſſieurs? il y a une heure que ces Dames vous attendent.

ROBINSON.

Allons les trouver.

CLITANDRE.

Que je ſuis malheureux!

STERLIN *à Robinſon.*

Vous n'avez point parlé avec aſſez de force.

ROBINSON.

Tâchez de le gagner; car je ſens que je ne puis être injuſte.

Ils ſortent.

SCENE XI.

ARLEQUIN, MYDELETTE.

ARLEQUIN.

OU vas-tu, Mydelette?

MYDELETTE.

Ne ſuivons-nous pas nos Maîtres qui vont ſe mettre à table?

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela nous fait ? nous ne nous y mettons qu'après eux.

MYDELETTE.

Allons, allons, Monſieur Arlequin, il y a aſſez longtems que nous ſommes enſemble.

ARLEQUIN.

Quoi ! le tems t'a-t'il ennuyé ?

MYDELETTE.

Jamais nous ne nous ennuyons, quand on nous parle d'amour, nous autres filles : ſi l'Amant nous convient, nous l'écoutons avec plaiſir ; s'il ne nous plaît pas, nous nous moquons de lui, & cela nous amuſe.

ARLEQUIN.

Et lequel des deux perſonnages viens-je de faire, moi ?

MYDELETTE.

Tu m'as amuſée !

ARLEQUIN.

Oui ? Sçavez vous bien, ma Mignonne, que vous faites bien la renchérie pour une ſoubrette ?

MYDELETTE.

Et vous, mon agréable, vous paroiſſez bien inſolent pour un laquais ?

ARLEQUIN.

Et que depuis une heure que je vous fais les avances, vous auriez dû un peu mieux y répondre.

MYDELETTE.

Effectivement, voilà une phiſionomie bien prévenante !

ARLEQUIN.

Parbleu, la mienne dans ſon eſpece vaut bien la vôtre ; d'ailleurs vous n'êtes qu'une petite bourgeoiſe, & je ſuis un riche négociant.

MYDE-

MYDELETTE.

Toi, négociant; & quel commerce fais-tu?

ARLEQUIN.

Je ne me donne pas la peine de le faire moi-même; je le fais exercer par mon Maître.

MYDELETTE.

Ah! fort bien.

ARLEQUIN.

Je m'amuse aux affaires du dedans, & je lui laisse celles du dehors.

MYDELETTE.

Il faut bien se partager.

ARLEQUIN.

Au reste, sans me donner le soin de faire ma fortune, je jouis de la sienne; je fais aussi bonne chere que lui; il achete de bon vin, je le bois; il fait bâtir des châteaux, je les habite; je partage tous ses plaisirs, & je ne participe point à ses peines.

MYDELETTE.

Ta condition est très-heureuse.

ARLEQUIN.

Il n'auroit tenu qu'à toi d'en être de moitié; mais puisque tu te fais tant valoir, je chercherai ailleurs.

MYDELETTE.

Mais voyez cet impertinent, qui croit sa fortune bien établie, parce que son maître est riche; & s'il te chasse?

ARLEQUIN.

J'en trouverai un autre, ma fortune est plus stable que la sienne; quelque revers peut le faire changer d'état, & moi je n'en changerai jamais.

MYDELETTE.

Comment donc, tu ne moralises pas si mal?

ARLEQUIN.

Vois ce que tu refuses!

MYDELETTE.

Je ne refuſe pas abſolument ; mais on n'accepte pas un mari à la premiere vûe.

ARLEQUIN.

Tu crois donc que c'eſt abſolument pour le mariage que je te recherche ?

MYDELETTE.

Je te conſeillerois d'avoir d'autres idées.

ARLEQUIN

Hé bien, je t'épouſe, puiſqu'il faut en paſſer par-là.

MYDELETTE.

Nous verrons dans quelque tems, je ſuis jeune.

ARLEQUIN.

Veux-tu attendre que tu ſois vieille ?

MYDELETTE.

Il faut un peu mieux ſe connoître.

ARLEQUIN.

Crois-tu y gagner ?

MYDELETTE.

Allons, je vois bien qu'il faudra en venir là.

ARLEQUIN.

Vous ferez-vous cet effort ?

MYDELETTE.

Mais je penſe à une choſe, quitteras-tu ta condition ?

ARLEQUIN.

Non ; mais tu quitteras la tienne ?

MYDETETTE.

Moi, vraiment non.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus : comment ferons-nous donc ? parbleu nous aurons nos maiſons à part, cela donnera un air de diſtinction à notre mariage, & nous ne nous verrons qu'en bonne fortune.

MYDELETTE.

Mais cela fera un ménage dérangé ?

ARLEQUIN.

Nous nous en aimerons plus.

MYDELETTE.

Et nous nous en querellerons moins.

ARLEQUIN.

Je rirai bien, quand j'irai te rendre visite : Madame Arlequin est-elle visible ?

MYDELETTE.

Non, Monsieur, elle est à la campagne.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas le Diable ; quand revient-elle ?

MYDELETTE.

On n'en sçait rien, Monsieur, elle y prend le lait.

ARLEQUIN.

Il faut qu'elle soit bien échauffée ; vous lui direz que son mari est venu la voir.

MYDELETTE.

Oui, Monsieur ; on va vous écrire.

ARLEQUIN.

M'écrire, cela est trop drôle.

MYDELETTE.

Monsieur Arlequin a t'il couché ici ?

ARLEQUIN.

Prenez-vous Monsieur Arlequin pour un homme qui découche ?

MYDELETTE.

Je voudrois bien lui parler.

ARLEQUIN.

Vous ne pourrez lui parler que dans deux heures.

MYDELETTE.

Pourquoi donc ?

ARLEQUIN.

Il déjeûne, Madame.

MYDELETTE.

Ah, l'yvrogne!

ARLEQUIN.

Parbleu, Madame, vous prenez du lait, il prend du vin; chacun a son goût.

MYDELETTE.

C'est sa femme qui l'étoit venu voir.

ARLEQUIN.

Ah, si vous êtes sa femme, c'est autre chose, on va vous annoncer: voulez-vous qu'on vous siffle, Madame?

MYDELETTE.

Est-ce qu'il faut tant de façons pour voir cet animal là?

ARLEQUIN.

Vous manquez de respect à votre époux?

MYDELETTE *lui donne un soufflet.*

Tenez, portez lui cela de ma part.

ARLEQUIN.

En cas qu'il n'en veuille point, faut-il vous le rendre?

MYDELETTE.

Adieu, Monsieur.

ARLEQUIN.

Madame, j'aurai l'honneur de vous reconduire jusqu'à votre carosse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROBINSON, Mlle. ROBINSON, MYDELETTE.

ROBINSON.

CE que je vous dis eſt très-ſérieux, ma fille, Sterlin vous aime, & vous me voïez dans la ſituation la plus embaraſſante ; comme mon ami intime je voudrois faire ſon bonheur, il eſt puiſſamment riche, & je ſuis aſſuré qu'il feroit le vôtre ; mais comme homme d'honneur, mon amitié pour lui & ma tendreſſe pour vous, cedent à la parole que j'ai donnée.

Mlle. ROBINSON.

Je reconnois, mon pere, au dernier parti qu'il prend ; & quoique je n'éprouve pour Clitandre aucun de ces mouvemens que l'on dit que l'amour inſpire, je ne lui ſuis pas moins attachée par des liens reſpectables. Vous l'avez accepté, vous m'avez ordonné d'être à lui ; il a des droits ſur moi que perſonne ne peut lui diſputer ; je rougis de ne pouvoir l'aimer après le choix qu'en a

fait mon pere ; mais si je ne suis pas maîtresse de mon cœur, je dois l'être de mes sentimens ; on ne peut commander à l'un, mais les autres doivent dépendre de nous, & Clitandre sera assez fort en faisant agir pour lui un pareil secours dans mon ame.

ROBINSON.

Tu me charmes, ma fille, que ta façon de penser te dédommage bien de ce que la fortune te refuse ! Va, puisque la vertu a tant d'empire sur ton ame, la plus riche héritiere de Londres n'est pas si heureuse que toi.

Mlle. ROBINSON.

Mais, mon pere, vous me permettrez de ne croire que foiblement ce que vous venez de me dire. Sterlin engagé à Madame Barneton, sur le point de l'épouser !

MYDELETTE.

Quoi ! vous ne vous en êtes point apperçûe ! il ne m'a pas échappé à moi ; il a fait pendant tout le dîner la figure la plus singuliere ; la crainte qu'il avoit que Me. Barneton ne le remarquât, le tenoit dans une gêne qui produisoit les effets les plus risibles ; il regardoit tout le monde hors vous, ne vous parloit qu'en beguaïant, laissoit tomber tout ce qu'il vouloit vous servir, & prenoit le prétexte de boire à tout moment, pour renfoncer les soupirs qui lui échappoient.

Mlle. ROBINSON.

Quand je serois maîtresse de moi-même, les seuls interêts de mon aimable Rivale seroient assez puissans pour me faire refuser le parjure qui lui manque de foi.

MYDELETTE.

Oh ! pour moi, je ne me piquerois point de cette délicatesse, toute Rivale, de quelque espece qu'elle soit, ne doit servir qu'à orner notre triomphe.

ROBINSON.

Ce ne seroit point elle non plus qui m'inquieteroit dans cette affaire, Sterlin ma assuré que de quelque façon que les choses tournassent, il ne s'uniroit jamais avec elle; & puisqu'on la quitte sans retour, il doit lui être indifferent qui la supplante. Mais dites-moi, ma fille, si Clitandre se rendoit aux sollicitations de mon ami, s'il lui cedoit ces droits qui vous font croire que vous êtes à lui, n'auriez-vous point de répugnance pour la personne de Sterlin?

Mlle. ROBINSON.

Mon pere....

MYDELETTE.

Non vraiment, Monsieur, c'est un homme qui n'est d'âge ni de figure à inspirer du dégoût, & d'ailleurs un mari ne doit point être si beau ni si bienfait; beaucoup de bien, beaucoup de complaisance, voilà tout ce qu'on doit demander à ces Messieurs-là.

ROBINSON.

Ce n'est point à toi que je parle.

Mlle. ROBINSON.

Comme tous les hommes me sont également indifferens, si le destin m'avoit donné votre ami, je n'en aurois pas plus murmuré que de Clitandre.

ROBINSON.

De sorte que si Clitandre te cedoit....

Mlle. ROBINSON.

Ah! Monsieur, le croyez-vous capable d'une action si basse?

ROBINSON.

Il va être combattu par de puissans motifs, il doit tout à Sterlin, pourra-t'il se résoudre à le mettre au désespoir; il lui a resisté tantôt; mais je ne sçais s'il aura la force de soutenir long-tems de si pressantes attaques.

Mlle. ROBINSON.

Quoi ! Sterlin lui a déclaré ....

ROBINSON.

Il n'eſt rien qu'il n'ait tenté pour vous obtenir de lui.

Mlle. ROBINSON.

Voilà donc la cauſe de la mélancolie que je lui reprochois à table.

ROBINSON.

Enfin, ſi les choſes peuvent s'accommoder, promets-moi de ne point rebuter ce nouvel amant.

Mlle. ROBINSON.

Et Madame Barneton, mon pere !

ROBINSON.

Oh ! pour lors il ne ſera pas temps d'uſer d'une généroſité mal placée, c'eſt à votre pere que vous obéirez ; ainſi vous n'aurez rien à vous reprocher : je vais trouver Sterlin, tâcher encore de lui perſuader de ne plus troubler Clitandre ; mais ſi malgré mes efforts l'un perſiſte, & que l'autre ſe rende, vous ne pourrez vous diſpenſer, ma fille, d'accepter un époux, dont les biens immenſes combleront votre bonheur & les vœux de votre pere.

Il ſort.

SCENE II.

Mlle. ROBINSON, MYDELETLE.

MYDELETTE.

AH ! Mademoiſelle, ſi ce mariage ſe faiſoit, que j'aurois de joïe ! Quoi ! je verrois ma chere maîtreſſe plongée dans les délices !

Mlle ROBINSON.

Mydelette, tu te trompes beaucoup, ſi tu crois que les richeſſes en ſoient la ſource.

MYDELETTE.

Je conviens qu'il y a des plaiſirs encore plus flateurs que ceux que la fortune nous offre, ceux du cœur par exemple ; mais ils ne ſont pas de longue durée ſans le ſecours des autres. Voici Clitandre.

Mlle. ROBINSON.

Il a l'air bien agité.

SCENE III.

Mlle. ROBINSON, CLITANDRE, MYDELETTE.

CLITANDRE.

MAdemoiſelle, vous me voyez pénétré de douleur, je touche peut-être au moment de vous perdre ; Sterlin vous adore, je vous ai conduite avec confiance dans des lieux où mon malheur m'attendoit.

Qu'ai-je fait ! ne devois-je pas ſçavoir que je ne trouverois que des rivaux par tout !

MYDELETTE.

Ce ſera bien pis vraiment, quand vous ſerez tout-à-fait mariés.

Mlle. ROBINSON.

Je ſuis inſtruite des ſentimens de Sterlin ; mais je ne me ſuis pas apperçûe qu'ils ayent changé pour vous les diſpoſitions de mon pere.

CLITANDRE.

J'ai tout à redouter, ils ſont amis.

Mlle. ROBINSON.

Vous offenſez la probité de Robinſon.

CLITANDRE.

Et vous, Mademoiſelle, qu'avez-vous réſolu ?

Mlle. ROBINSON.

Ce doute outrage auſſi la mienne.

MYDELETTE.

S'ils pouvoient ſe brouiller.

CLITANDRE.

Ah ! charmante perſonne, pardonnez au trouble qui ſaiſit mon ame, ſongez que c'eſt vous que je crains de perdre ! & qu'une crainte ſi cruelle porte avec ſoi l'excuſe de tous les égaremens où elle me jette.

Mlle. ROBINSON.

L'amour eſt donc une paſſion bien mépriſable, puiſqu'il rend l'objet aimé ſuſpect de perfidie, ſans qu'il ait lieu de s'en offenſer.

CLITANDRE.

Si vous le connoiſſiez, cet amour, vous donneriez un autre nom aux effets qu'il produit ; vous ſeriez charmée d'être ſoupçonnée ; ce doute qui vous offenſe vous paroîtroit flatteur : tout ce qui prouve la tendreſſe d'un amant, plaît à ſa maîtreſſe, & elle ne

ſe vange de ſes ſoupçons que par le plaiſir de les diſſiper.

Mlle. ROBINSON.

Je ne connois ni ne comprens de ſemblables délicateſſes; mais puiſqu'elles n'exiſtent que dans l'eſprit des Amans, c'eſt un ſentiment à part, dont les perſonnes libres ne développent point la fineſſe.

CLITANDRE.

Je ne ſçais que trop que vous ne m'aimez point, & que vous ne m'aimerez peut-être jamais; il faut prendre mon parti ſur ce cruel arrêt de ma deſtinée; mais, Mademoiſelle, j'oſe eſperer qu'au défaut de cet amour qui me ſeroit ſi cher, & que je ne puis vous faire reſſentir, je trouverai dans une vertueuſe épouſe l'amie la plus ſincere & la plus tendre.

Mlle. ROBINSON.

Ce n'eſt point en vain que vous vous en flattez; les qualitez que vous nommez ſont du reſſort de mon ame; il ne faut que de la raiſon pour les avoir.

CLITANDRE.

Et me regardez-vous comme votre époux?

Mlle. ROBINSON.

Dans la ſituation où ſont les choſes, je crois ne pouvoir vous regarder autrement.

CLITANDRE.

Eh bien, chere épouſe, ſuivez-moi; quittons ces funeſtes lieux où l'on veut m'arracher la moitié de moi-même! Fuïons ce perſécuteur, qui porte une ſenſible atteinte à votre vertu & à mon repos.

Mlle. ROBINSON.

Je le veux bien? Partons Clitandre, je ne puis trop tôt vous raſſurer.

MYDELETTE.

Y ſongez-vous?

CLITANDRE.

Oh ! trop adorable Robinſon ! la chaiſe eſt prête, nous pouvons diſparoître à l'inſtant même.

Mlle. ROBINSON.

J'approuve votre deſſein ; mais je ne vois point mon pere, allez donc le chercher, Clitandre.

CLITANDRE.

Lui, Mademoiſelle, ah ! je le crains preſqu'autant que mon Rival !

Mlle. ROBINSON.

Quoi ! mon pere n'a point pris cette réſolution avec vous, & vous voulez que je l'execute, que je me dérobe à ſes yeux ? oh ciel ! que me propoſez-vous !

CLITANDRE.

Ne ſera-ce pas votre mari que vous ſuivrez ?

MYDELETTE.

Vous vous moquez, Monſieur, il ſeroit beau vraiment qu'un mari enlevât ſa femme.

CLITANDRE.

Je ne puis vous cacher, que je crains l'amitié de votre pere pour mon Rival ; il m'a parlé tantôt d'une façon à me faire trembler. Sterlin l'obſede, le ſollicite, le conjure ; il ſe rendra peut-être, & ſi vous ne me ſuivez, vous aurez à vous reprocher l'injuſtice qu'il va commettre à mon égard ; car enfin ne convenez-vous pas que vous êtes à moi ?

Mlle. ROBINSON.

Songez vous-même que vous ne me devez qu'à l'autorité d'un pere, que cette autorité qu'il a ſur moi ſubſiſtera juſqu'au moment qu'il vous la cede ; qu'il faut pour que je reconnoiſſe en vous un maître, que l'himen m'en impoſe la loi ; & qu'en me propoſant de vous ſuivre, vous m'offenſez beaucoup plus que Sterlin ne m'offenſe en me demandant à mon pere.

MYDELETTE.

Fort bien.

CLITANDRE.

N'êtes-vous pas un bien qu'il m'a accordé ?

Mlle. ROBINSON.

C'eſt pour cela que vous ne devez point le lui ravir ; ce n'eſt point à moi non plus à m'arracher de ſes bras, & précipiter notre ſéparation ; elle m'eſt aſſez douloureuſe, pour que j'attende ſes derniers ordres. Mon pere eſt juſte, ne le ſoupçonnez d'aucun artifice ; je ne doute point qu'il ne ſe rende à vos inſtances ſi vous le preſſez de partir, & j'y joindrai les miennes, s'il eſt neceſſaire. Peut-être même ne demande-t-il pas mieux que de quitter un ſéjour où ſa probité eſt à l'épreuve ? allez le trouver, Clitandre, & dites-lui que c'eſt de ma part que vous le priez de prendre congé de Sterlin.

CLITANDRE.

Ah ! Madèmoiſelle, vous me comblez de joïe ! quelle reſſource n'a-t'on point avec des perſonnes d'un ſi heureux caractere ? vous ne m'aimez point ; mais la vertu ſeule vous fait faire en ma faveur une démarche que l'amour le plus vif & le plus délicat n'auroit imaginé qu'à peine.

Il ſort.

SCENE IV.

Mlle. ROBINSON, MYDELETTE.

MYDELETTE.

POurquoi donc quitter ces lieux, Mademoiselle?

Mlle. ROBINSON.

Tout me l'ordonne, l'amour que Sterlin a pour moi va faire naître le déſeſpoir de tous côtez. Il faut en prévenir les effets.

MYDELETTE.

Pour moi, j'arrangerois cela à merveille, je donnerois Clitandre à notre riche veuve, pour la conſoler de ſon Négociant..... Elle n'y perdroit pas, & nous metterions la belle Robinſon à la tête des guinées de Sterlin; cela ſeroit dans l'ordre, c'eſt aux riches à faire le bonheur des aimables.

Mlle. ROBINSON.

Finis, Mydelette.

MYDELETTE.

Quoi! n'ayant aucun penchant pour Clitandre; ſi on vous donnoit le choix, ne vous déclareriez-vous pas pour le plus opulent?

Mlle. ROBINSON.

Tais-toi, je croirois faire un crime, ſi je me conſultois là-deſſus.

MYDELETTE.

Je ſuis pourtant curieuſe de ſçavoir ce que vous feriez. Allons, je mets encore votre bonne amie Madame Barneton à part.

Mlle. ROBINSON.

Mais, il ſeroit naturel qu'une fille qui a deux partis à choiſir, prît le plus avantageux.

MYDELETTE.

Ah ! voilà ce qui s'appelle être raiſonnable !

Mlle. ROBINSON.

C'eſt Sterlin que je vois.

MYDELETTE.

Lui-même, n'allez pas le déſeſperer, au moins ; voyez avec quel embarras il vous aborde ; l'amour en a fait un timide adoleſcent.

SCENE V.

Mlle. ROBINSON, STERLIN, MYDELETTE.

STERLIN.

BElle Robinſon, avez-vous vû votre pere ?

Mlle. ROBINSON.

Monſieur, il n'y a qu'un moment qu'il m'a quittée.

STERLIN.

Vous a-t-il parlé....

Mlle. ROBINSON.

De quoi, Monſieur ?

STERLIN.

D'un projet dont vous pouvez rendre l'execution facile.

Mlle. ROBINSON.

Il ne ma parlé de rien.

STERLIN.

Cela m'étonne, il me l'avoit promis.

MYDELETTE.

Il vous a tenu parole, Monsieur, vous aimez Mademoiselle, & vous faites fort bien.

Mlle. ROBINSON.

Dans qu'elle conversation vas-tu m'engager ?

MYDELETTE.

Vous avez de l'esprit, vous la soutiendrez de reste

STERLIN.

Vous a-t-il dit que tout ce que l'amour a de feux embrase son ami infortuné ?

Mlle. ROBINSON.

Il n'a eû garde, Monsieur, de me peindre si vivement une passion à laquelle il sçait que je ne puis répondre.

MYDELETTE.

Si nous pouvions vaincre de certains scrupules, nous la gagnerions.

STERLIN.

Parle pour moi.

MYDELETTE.

Il y a une heure que je ne fais autre chose.

STERLIN *lui donne une bague.*

Tiens, vous ne pouvez y répondre, Mademoiselle, songez-vous que vous n'êtes point encore mariée, & qu'on a vû plus d'une union se rompre à la veille d'être achevée.

MYDELETTE.

Elle m'a dit que si elle étoit maîtresse du choix, il tomberoit sur vous.

STERLIN *lui donne une bourse.*

Prend.

Mlle. ROBINSON.

L'union dont il s'agit n'est point sujette à des évenemens extraordinaires ; Clitandre m'aime, a des droits sur

sur ma personne qu'il est bien éloigné de ceder, & mon pere est incapable de se dédire.

MYDELETTE.

Sans ces maudits obstacles, on vous accepteroit sur le champ.

STERLIN *lui donne une tabatiere.*

Accepte.

MYDELETTE.

Mais je ferai mon possible pour les lever.

STERLIN *lui donne une montre.*

Je t'en conjure.

MYDELETTE.

Où voulez-vous que je mette tout cela?

Mlle. ROBINSON.

Que dites-vous, Mydelette?

MYDELETTE.

Je répons à Monsieur qui a des distractions.

Mlle. ROBINSON.

Passez de ce côté.

MYDELETTE.

J'obéis, aussi-bien n'y a-t'il plus rien à faire de celui-ci.

STERLIN.

Divine Robinson, ce n'est point un cœur comme le vôtre que je prétendrois éblouir par le brillant de ma fortune; c'est par mon amour seul que je veux mériter auprès de vous. Par des transports de tendresse, de respect, que dis-je, d'idolâtrie; ne m'opposez point la parole que votre pere a donnée; il seroit sans doute charmé de trouver quelques moïens de la retirer; panchez en ma faveur; cela rebutera Clitandre; nous profiterons des premiers mouvemens de son dépit, & il me sera peut-être permis de vous rendre aussi heureuse que vous méritez de l'être.

Mlle. ROBINSON.

Je mériterois le sort le plus funeste, si je donnois les mains à quelque artifice contre Clitandre ; vous dirai-je plus, Monsieur, tout ce qu'on trameroit contre lui m'engageroit plus fortement dans son parti.

STERLIN.

Mais on dit que vous ne l'aimez point.

Mlle. ROBINSON.

A-t'on besoin d'amour pour être équitable ?

STERLIN.

Eh-bien ! promettez-moi donc de vous rendre à mes vœux, lorsque vous pourrez le faire, sans blesser cette équité qui me désespere.

MYDELETTE.

Cela ne vous engage à rien.

Mlle. ROBINSON.

Eh, Monsieur ! comment voulez-vous que cette occasion puisse naître !

STERLIN.

Permettez que j'en profite, si elle se présente ; je vais faire un dernier effort sur Clitandre. Je vais.... Ah ! si mon désespoir ne l'attendrit, il faut qu'il soit le plus barbare de tous les hommes. Adorable Robinson, souhaitez-vous que je réussisse. (*Il se jette à ses genoux.*)

SCENE VI.

STERLIN, Mlle. ROBINSON, MYDELETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MOnsieur, voilà Madame Barneton qui vous cherche.

STERLIN.

Eh! que me veut-elle ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en sçai rien.

Mlle. ROBINSON.

Il est à propos que je vous quitte, Monsieur.

Elle sort.

STERLIN.

Maudit contre-temps, vous sortez sans me donner aucun espoir ?

MYDELETTE.

Ah ! vous n'êtes pas si fort à plaindre, que vous vous l'imaginez ; empêchez-la de partir, c'est le grand coup.

STERLIN.

De partir ?

MYDELETTE.

(*Elle sort.*)

Elle doit retourner à Londres tout-à-l'heure.

STERLIN.

Ah ! je suis perdu, courons l'en empêcher.

ARLEQUIN.

Attendez donc, Monsieur, je vous ai dit que Ma-

dame Barneton vous cherchoit ; elle a pris le chemin de ce ſalon.

STERLIN.

Eh ! que m'importe, je ne puis la voir ſi-tôt !

ARLEQUIN.

Ah ! petit infidéle, je ſçais bien pourquoi vous fuïez ſa converſation.

STERLIN.

Te tairas tu, coquin?

ARLEQUIN.

Je vous ai trouvé aux genoux de Mademoiſelle Robinſon, que vous étiez drôle dans cette poſture !

STERLIN.

Elle va partir ?

ARLEQUIN.

Non, elle va arriver, au contraire.

STERLIN.

Qui ?

ARLEQUIN.

Madame Barneton.

STERLIN.

Que le diable t'emporte ! dis-lui qu'une affaire des plus preſſantes m'eſt ſurvenue, & que je la prie de me la laiſſer terminer.

Il ſort.

SCENE VII.

ARLEQUIN, *ſeul.*

FOrt bien ! ah ! par ma foi, nous allons voir un beau tapage. Madame Barneton d'un côté, Clitandre de l'autre !

SCENE VIII.

Mᵉ. BARNETON, ARLEQUIN.

Mᵉ. BARNETON.

JE voudrois être assez heureuse pour que mes remarques fussent fausses, mais je ne puis m'en flatter ; Sterlin aime la Robinson.

ARLEQUIN.

Sterlin aime la Robinson, elle est aussi sçavante que moi !

Mᵉ. BARNETON.

Eh-bien le chercherai-je tout aujourd'hui ; on m'avoit dit qu'il étoit dans ce salon.

ARLEQUIN.

Il vient d'en sortir, Madame.

Mᵉ. BARNETON.

Ne l'as-tu pas averti, que je le demandois ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame.

Mᵉ. BARNETON.

Et qu'a-t'il répondu ?

ARLEQUIN.

Je n'ose vous le dire.

Mᵉ. BARNETON.

Mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Tenez .... vous soupçonniez tout-à-l'heure qu'il aimoit Mademoiselle Robinson ?

Mᵉ. BARNETON.

Eh-bien !

ARLEQUIN.

Eh bien ! ne soupçonnez plus, soyez-en sûre !

Mᵉ. BARNETON.

Ah ! le traître.

ARLEQUIN.

Je ne vous l'aurois pas dit, s'il m'avoit défendu d'en parler ; mais il ne m'a pas recommandé le secret, je suis en régle.

Mᵉ. BARNETON.

Le perfide !

ARLEQUIN.

Si vous l'aviez vû comme moi aux genoux de la belle Robinson, vous auriez trop ri !

Mᵉ. BARNETON.

Qui se seroit douté d'une pareille inconstance !

ARLEQUIN.

Tous ceux qui connoissent les hommes.

Mᵉ. BARNETON.

Sur le point d'être mon époux !

ARLEQUIN.

C'est ce qui lui a donné le goût de l'infidelité.

Mᵉ. BARNETON.

Ah ! je me meurs.

ARLEQUIN.

Je le crois bien.

Mᵉ. BARNETON.

Soutiens-moi, Arlequin.

ARLEQUIN.

Vous m'étranglez, Madame, là, là, tâchez de vous consoler, vous sçavez que les infidélitez en amour sont aussi fréquentes que les banqueroutes dans le commerce, faites vous une raison. Comment vous trouvez-vous ?

Mᵉ. BARNETON.

Cruel, falloit-il m'inspirer une passion si forte &

ſi ſincere, ou plûtôt falloit il y répondre, pour la trahir après avec tant de barbarie!

ARLEQUIN.

Effectivement, il fait tout préparer pour vos nôces; un petit coquin de minois vient à la traverſe, il en devient amoureux; cela n'eſt pas pardonnable: cela va-t'il mieux?

Mᵉ. BARNETON.

Moi, qui aurois ſacrifié mon bien, mon repos & ma vie, pour faire ſa felicité?

ARLEQUIN.

Quitter une ſi bonne Dame pour une petite griſette, qui n'a pas encore vû le monde! vous ſentez-vous ſoulagée?

Mᵉ. BARNETON *le quitte.*

Mais qu'il ne croïe pas échapper à ma juſte vengeance, je ſuis en état de la porter au plus haut point. Perfide! un pareil outrage ne demeurera pas impuni.

ARLEQUIN.

Ah! bon! vous commencez à vous mieux porter.

Mydelette paroît.

Mᵉ. BARNETON *le reprend.*

Que dis-je, l'ingrat m'eſt trop cher, pour qu'il me ſoit permis de traverſer ſes plaiſirs; mes pleurs ſont les ſeules armes que je veuille emploïer contre lui, & je les lui cacherois même, ſi je croïois qu'ils excitaſſent dans ſon cœur des remords qui puſſent en troubler la paix.

ARLEQUIN.

Haye, haye, je ne vous conſeille pas de prendre le parti de la douceur.

MYDELETTE.

Oui!

Mᵉ. BARNETON.

Ah ! ſi mes attentions, mes tendres ſoins, mes égards & mes empreſſemens, avoient pû faire ta félicité, tu aurois été avec moi le plus heureux des mortels !

MYDELETTE.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Je ſçais tout cela, mais on ne ſçauroit aller contre ſa deſtinée.

Mᵉ. BARNETON *le quitte.*

Non parjure, tu ſerois trop ſatisfait, ſi je laiſſois ta nouvelle flâme tranquille ; il faut que mes reproches & mes perſécutions te faſſent partager la rigueur du coup dont tu m'accables ; crains pour toi, pour ma rivale : on n'épargne point des objets qui nous offenſent, quand on eſt prêt d'exercer ſa vengeance ſur ſoi-même.

(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

ARLEQUIN, MYDELETTE.

ARLEQUIN.

QUai-je affaire de tout cela, moi ?

MYDELETTE.

Vraiment, Monſieur Arlequin, je ne vous croïois pas dans de ſi grandes avantures ; Madame Barneton mérite bien ce qui lui arrive, & c'eſt avec raiſon que Sterlin l'abandonne.

ARLEQUIN.

Comment, Mydelette ?

MYDELETTE.

Oh ! ne faites point ici le petit dissimulé, j'ai tout entendu, j'ai vû même des gestes significatifs, qui n'avoient pas besoin d'être interprétés par des paroles.

ARLEQUIN.

Je ne sçais ce que tu veux dire.

MYDELETTE.

Un bras tendrement passé sur le col, des reproches, du désespoir ; je suis apparamment cette Rivale, sur qui doit tomber son courroux ? Ah ! quelle ne craigne rien, je vais de ce pas lui dire qu'elle peut reprendre tous ses droits sur ta personne.

ARLEQUIN.

Puisque tu as tout entendu, je ne t'en fais plus mystere ; mais tu peux juger de l'audience que je lui ai donnée par la retraite que tu lui as vû faire.

MYDELETTE.

Mais vraiment, Monsieur, il faut la rassurer ; je ne veux point être exposée aux fureurs de cette jalouse.

ARLEQUIN.

Oh ! cette frénésie-là lui passera, & puisque je te donne la préference sur elle, l'amour qu'elle a pour moi ne te fait qu'honneur.

MYDELETTE.

Et comment prétendoit-elle arranger cet amour qu'elle a pour toi, & son mariage avec Sterlin ?

ARLEQUIN.

On trouve toujours des arrangemens, (*à part*) puisque l'occasion s'en présente, il faut se faire valoir.

MYDELETTE.

Et comment crois-tu que je me sois accommodées de tout cela, moi ?

ARLEQUIN.

Je ne puis empêcher cette Dame d'avoir des égards pour moi.

MYDELETTE *pleure.*

Qu'une fille eſt malheureuſe, quand elle ajoûte foi aux proteſtations d'un volage.

ARLEQUIN.

Vous vous forgez des idées chimeriques.

MYDELETTE *pleure.*

Pourquoi, puiſque tu étois engagé, chercher à profiter de ma foibleſſe ?

ARLEQUIN.

Je vous la ſacrifie, êtes-vous contente ?

MYDELETTE.

Je ne veux jamais entendre parler d'amant.

ARLEQUIN.

Raſſurez-vous, Mydelette.

MYDELETTE.

Ou plûtôt, j'en veux avoir trente pour les tromper tous à la fois.

ARLEQUIN.

Diantre, tu aurois trop d'affaires.

MYDELETTE *pleurant.*

Eh-bien ! l'un après l'autre.

ARLEQUIN.

Ne t'aviſe pas de cela, au moins apprends la verité de tout ceci, & donne-moi ta menotte que je l'embraſſe.

MYDELETTE.

Laiſſe-moi ?

ARLEQUIN.

Comment donc, voilà la bague de mon maître ?

MYDELETTE.

Si on vouloit de ſon côté prêter l'oreille aux pro-

positions, on trouveroit des gens qui en pourroient faire.

ARLEQUIN.

A propos de quoi as-tu ce diamant?

MYDELETTE.

Mais on les refuse.

ARLEQUIN.

Appelle-tu cela refuser?

MYDELETTE *montrant la tabatiere.*

Si on vouloit auſſi accepter des tabatieres....

ARLEQUIN.

Ah! je ſuis perdu!

MYDELETTE.

Des bourſes.

ARLEQUIN.

Je créve de jalouſie.

MYDELETTE.

Des montres.

ARLEQUIN.

Tu as donc dépouillé mon maître?

MYDELETTE.

Mais tout cela ne me tente point.

ARLEQUIN.

Tu l'as toujours pris à bon compte? Ah! franche coquette, voilà donc la fidelité que tu me gardes? mais combien en faut-il à mon maître?

MYDELETTE.

Comment donc, maraut, crois-tu être un volage privilegié?

ARLEQUIN.

Je ne le ſuis point, perfide, & ce que tu viens de voir avec Madame Barneton, n'eſt que l'effet du déſeſpoir que Sterlin lui cauſe; c'eſt à lui qu'elle parloit.

MYDELETTE.

Et c'eſt toi qu'elle embraſſoit.

ARLEQUIN.

Non, elle ſe ſoutenoit dans ſa foibleſſe.

MYDELETTE.

Mais tu m'as dit toi-même ....

ARLEQUIN.

C'étoit pour faire l'homme à bonnes fortunes. Que je ſuis malheureux, j'enrage.

MYDELETTE.

Si tu me dis vrai, raſſure toi, mon pauvre Arlequin, le Seigneur Sterlin ne m'a donné ces bijoux, que pour m'engager à le ſervir dans ſes amours auprès de ma maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

MYDELETTE.

Je te le jure.

ARLEQUIN.

C'eſt pour ta maîtreſſe que tu travailles.

MYDELETTE.

Oui, te dis-je?

ARLEQUIN.

Allons, j'aime mieux que tu t'enrichiſſe de cette façon-là, que de l'autre.

MYDELETTE.

Voici Sterlin avec Clitandre.

ARLEQUIN.

Laiſſons les ſeuls, ils ont l'air de parler de choſes intereſſantes.

Ils ſortent.

SCENE X.

STERLIN, CLITANDRE.

STERLIN.

NOn, Clitandre je n'aurois pas crû que l'amitié eût ſi peu de pouvoir ſur un cœur auſſi généreux que le vôtre.

CLITANDRE.

Je n'ai rien à me reprocher, Monſieur, puiſque l'amour ſeul pouvoit y balancer vos interêts.

STERLIN.

Ah! plus l'effort vous eût coûté, plus ma tendreſſe & ma reconnoiſſance vous auroient tenu compte du ſacrifice.

CLITANDRE.

Trop fatale ſituation!

STERLIN.

Vous allez donc nous quitter?

CLITANDRE.

Monſieur...

STERLIN.

Vous avez la cruauté de m'arracher la vie?

CLITANDRE.

Vous me mettez au déſeſpoir; mais jugez par l'effet que produit en vous un amour ſi récent, combien je ſerois à plaindre s'il falloit que je renonçaſſe à ce charmant objet, que j'ai eu le tems de connoître!

STERLIN.

Vous me quittez, & le cruel Robinſon part avec vous.

CLITANDRE.

Et avec sa fille, Monsieur !

STERLIN.

Infortuné Sterlin!

CLITANDRE.

Je ne vois que trop que cette conversation est la derniere que nous aurons ensemble, & il seroit nécessaire...

STERLIN.

La derniere ! vous me quittez donc sans me rendre vos comptes ?

CLITANDRE.

Je suis trop exact pour cela, Monsieur ; je n'ai point voulu partir de Londres, que vos affaires ne fussent arrangées ; & sans prévoir la nécessité où je serois de compter avec vous, je m'y étois préparé.

STERLIN.

Un tems si court ne peut gueres me mettre au fait de tout.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi, Monsieur, jettez les yeux sur ce cahier, rien n'est plus clair.

STERLIN.

Oui ; cela me paroît en fort bon état, mais ma situation présente ne me permet pas.....

CLITANDRE.

Et voici les trois cens guinées que vous voyez qui manquent à votre caisse.

STERLIN.

Comment trois cens guinées ?

CLITANDRE.

Oui, Monsieur, hier lorsque Robinson proposa à mes rivaux & à moi de mettre chacun trois cens guinées pour la dot de sa fille, je courus chez un de mes amis lui demander cette somme ; il n'étoit point en

argent, & me promit qu'il me la trouveroit ce matin ; cependant le temps preſſoit, & dans la certitude où j'étois de les remplacer, j'allai prendre dans votre caiſſe les guinées dont j'avois beſoin.

STERLIN.

Dans ma caiſſe ?

CLITANDRE.

Ce matin mon ami m'a tenu parole ; m'eſt venu trouver chez Robinſon, l'impatience que j'avois de vous faire part de ma bonne fortune, ne m'a pas permis de retourner chez vous y porter cet argent, & je vous les remets à vous même, Monſieur.

STERLIN.

Je n'ai garde de le reprendre.

CLITANDRE.

Pourquoi ?

STERLIN.

J'ai de fortes raiſons pour cela, je ſuis bien-aiſe que cette ſomme manque à ma caiſſe ; & puiſque vous avez joué avec mon argent, ce que vous avez gagné eſt à moi.

CLITANDRE.

Qu'eſt-ce à dire ?

STERLIN.

Oui, je vous pardonne votre témerité, l'évenement la juſtifie, & je veux bien dire dans le monde que c'eſt pour moi que vous avez joué ; ſçavez-vous bien, Clitandre, qu'il n'y a que ce moïen d'excuſer votre démarche ; diſpoſer ſans mon aveu des fonds qui m'appartiennent, & ſi vous aviez perdu ?

CLITANDRE.

J'aurois fait ce que je fais à préſent ; Monſieur, je ne riſquois rien, un ſincere ami m'avoit donné ſa parole, & vous voyez qu'il ne m'a pas trompé.

STERLIN.

Vous connoiſſez-bien peu le monde ; ſi vous aviez perdu, cet ami ſe ſeroit mocqué de vous, & ne vous ſçachant aucune reſſource, n'auroit eû garde d'être généreux en pure perte ; on ne prête aujourd'hui qu'à ceux qui ſont en état de prêter aux autres.

CLITANDRE.

Vous voyez.....

STERLIN.

Oui, parce que ſa dette eſt ſûre, croyez-moi, rendez-lui ſon argent au plus vîte ; accommodons cette affaire, cedez-moi votre maîtreſſe de bonne grace ; prévenez les ſuites d'un procès fâcheux, ſoyons amis : venez puiſer dans ma caiſſe tout l'or dont vous aurez beſoin pour la plus ſolide fortune. Il eſt peu de gens qui avec de ſi fortes armes en main vous fiſſent une propoſition pareille, après le refus que vous m'avez fait de Mademoiſelle Robinſon ; mais je me ſouviendrai toujours que je vous la dois, & quoique ce ſoit indirectement, je n'uſerai point de ce prétexte pour affoiblir ma reconnoiſſance.

CLITANDRE.

En verité, Monſieur, votre ſens froid me déſeſpere ; quelles armes avez vous en main ? quel procès fâcheux pouvez-vous m'intenter ?

STERLIN.

Un procès que je gagnerai ſans doute ; vous ignorez peut-être qu'en Angleterre la loi s'explique à la lettre ; que tout s'y juge ſur le fond, & quand je ferai voir que c'eſt avec mon argent que vous avez joué, vous ſerez bienheureux d'en être quitte pour me céder votre gain.

CLITANDRE.

Ah ! Monſieur, êtes-vous capable de vous ſervir de pareils détours ?

STERLIN.

STERLIN.

Ce n'en ſont point vraiment, lorſque vous croïez avoir des droits ſur votre maîtreſſe ; me les ceder vous paroiſſoit une lâcheté ; je ſuis dans le même cas, j'uſerai de ceux que la fortune me donne, & je ne ſerai pas aſſez imbecille pour m'en déſaiſir.

CLITANDRE.

Ils ne ſeront pas ſi bien fondés que vous vous l'imaginez.

STERLIN.

Oh ! nous verrons, mon cher Clitandre ; je ſuis fâché pour vous de tout ce qui va ſe paſſer ; mais quand vous avez été inexorable à mon égard, l'amour diſiez-vous, étoit votre excuſe, & ce Dieu doit être auſſi la mienne, ſi je vous perſécute.

SCENE XI.

STERLIN, ROBINSON, CLITANDRE.

ROBINSON.

MOn ami, c'eſt à regret que je viens vous dire un éternel adieu, recevez auſſi celui de ma fille ; les choſes n'ont pû s'accommoder, j'en ſuis au déſeſpoir.

STERLIN.

Où eſt votre fille?

ROBINSON.

Elle eſt déja dans ma calêche, elle à pris congé de Madame Barneton, pardonnez ſi elle ne vient point elle-même.

STERLIN.

Faites-la deſcendre au plus vîte ; qu'alliez-vous

faire, mon ami; je ſuis le plus heureux des hommes; votre fille eſt à moi.

ROBINSON.

Clitandre l'a donc cedée?

CLITANDRE.

Moi, Monſieur, j'en ſuis plus éloigné que jamais; c'eſt en vain que par une cruelle chicane on prétend me la ravir; non, non, je n'ai pas aſſez mauvaiſe opinion des hommes pour attendre d'eux un trait ſi noir.

ROBINSON.

Je ne ſuis point au fait.

STERLIN.

Je veux vous y mettre, mon cher Robinſon; ſuivez-moi.

CLITANDRE.

Je vais vous dire.....

STERLIN.

C'eſt avec l'argent de ma caiſſe.....

CLITANDRE.

Oui, mais j'étois ſûr....

STERLIN.

Qu'il a gagné votre fille.

CLITANDRE.

De le remplacer.

STERLIN.

S'il eût perdu, où étoit mon recours!

CLITANDRE.

Dans la bourſe de mes amis.

STERLIN.

C'eſt un à ſçavoir; & puiſque c'eſt moi qui ai riſqué, il eſt juſte que je gagne.

ROBINSON.

Quelle preuve avez-vous de ce que vous me dites?

STERLIN.

Je la tiens, il manque à ma caiſſe la ſomme...

CLITANDRE.

Et voilà la mienne, je vous la rends.

STERLIN.

Il n'eſt pas queſtion de cela, on ne jugera point ſur l'évenement.

ROBINSON.

Voilà une affaire qui me paroît ſujette à diſcuſſion.

CLITANDRE.

Quoi ! vous croïez....

STERLIN.

Vraiment !

ROBINSON.

Je ne ſçais qu'en dire.

STERLIN *à Robinſon.*

Tous vos ſcrupules doivent être levés.

ROBINSON.

Il faut examiner....

CLITANDRE.

Vous pourriez être en balance ?

ROBINSON.

Cela mérite réflexion ; allons trouver ma fille.

CLITANDRE.

N'êtes-vous pas dans le deſſein de partir ?

STERLIN.

C'eſt à quoi je m'oppoſe, ou je ſerai du voïage.

ROBINSON.

Nous allons décider de tout cela.

CLITANDRE.

Juſte Ciel !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, MYDELETTE.

ARLEQUIN.

MAis voïez un peu cet original de Clitandre, qui vouloit faire partir ma chere Mydelette ; j'ai bien affaire que ſes amours viennent déranger les nôtres !

MYDELETTE.

Il ſera la dupe de tout ceci, Monſieur Robinſon panche en faveur de ton maître, & ma maîtreſſe paroît indéterminée.

ARLEQUIN.

Je voudrois qu'il fût déja congedié : ah ! qu'il me déplaît depuis qu'il a voulu t'arracher à ma tendreſſe. Il va plaider contre Sterlin, que ne ſuis-je ſon Juge, il ſeroit bien accommodé ! je lui apprendrois à jouer des filles avec l'argent d'autrui.

MYDELETTE.

Non, ils n'auront point de procès, ton maître & lui ont pris Mademoiſelle Robinſon pour arbitre,

ſon pere y conſent auſſi, & c'eſt d'elle ſeule que dépend à préſent la deſtinée des deux Rivaux.

ARLEQUIN.

Quoi ! c'eſt ta maîtreſſe qui doit prononcer l'arrêt, & Clitandre a été aſſez fou pour s'en rapporter à elle?

MYDELETTE.

Oui, il veut ſans doute la piquer de généroſité; mais je crains fort pour lui qu'elle ne ſe déclare pas en ſa faveur; les raiſons qui la retenoient ne ſubſiſtent plus, ou du moins celles de Sterlin les combattent, & le Seigneur Clitandre qui lui eſt très-indifferent, aura ſans doute l'excluſion; du moins j'y ferai mon poſſible.

ARLEQUIN.

Et moi auſſi vraiment, il eſt bien plus avantageux pour nous que mon maître ſoit préferé; 1°. cela nous empêchera de faire deux ménages, Ah ! voici Clitandre, je voudrois bien ſçavoir ce qu'il demande.

SCENE II.

CLITANDRE, MYDELETTE, ARLEQUIN.

CLITANDRE.

MA chere Mydelette, tu es inſtruite de ce qu'il vient d'être réſolu; je ſçais que ta maîtreſſe défere ſouvent à tes conſeils; je ne dois rien négliger de tout ce qui peut me la rendre favorable, j'implore ton ſecours auprès d'elle.

ARLEQUIN.

Monſieur, apprenez que c'eſt à moi qu'il faut s'adreſſer, quand on demande quelque grace à Mydelette.

CLITANDRE.

Tu ne me répons rien : ah ! j'ai crû m'appercevoir tantôt que tu prenois les interêts de mon Rival.

ARLEQUIN.

C'eſt à moi qu'il faut parler, vous dis-je.

CLITANDRE.

Tais-toi, ſot animal.

ARLEQUIN.

Sot animal, ſçavez-vous bien que je dois être ſon mari ?

CLITANDRE.

Mydelette, ſi l'eſpoir de la récompenſe peut te déterminer, il n'eſt rien que tu ne doive attendre de moi.

ARLEQUIN.

Bon, bon, toute votre fortune entiere ne vaut pas un échantillon des liberalitez de Sterlin ; montre-lui la bourſe, la bague, la montre & la tabatiere ; il voudra t'épouſer toi-même.

MYDELETTE.

Monſieur, je vous avouerai que non-ſeulement je ſuis payée d'avance ; mais que les avantages que trouve ma maîtreſſe, m'obligent encore à ne vous être pas favorable.

ARLEQUIN.

Il ne ſeroit pas naturel qu'elle ſacrifiât Mademoiſelle Robinſon à votre amour romaneſque.

CLITANDRE *à Mydelette.*

Je ne devois pas attendre de toi des ſecours plus généreux ; mais les ſentimens de ta maîtreſſe me raſſu-

rent. Une perſonne de ſa naiſſance & de ſon éducation ne penſe point comme un eſprit mercenaire.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! le prenez-vous comme cela ? & moi je vous donne avis que vous allez recevoir votre congé.

CLITANDRE.

Moi !

ARLEQUIN.

En propre perſonne ; Mademoiſelle Robinſon a trop de délicateſſe pour vous épouſer après le petit coup que vous venez de faire. Vous ne vous y prenez pas mal ; un Commis ſe ſervir de l'argent d'une caiſſe qu'il a en direction, a-t'on jamais vû cela ?

CLITANDRE.

Mais ſçais-tu bien....

MYDELETTE.

Il faut l'excuſer, il n'eſt point au fait des affaires.

ARLEQUIN.

Et pardeſſus le marché vouloir encore épouſer une jolie femme ? vous feriez une trop bonne maiſon, ma foi.

CLITANDRE.

Je perds patience. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Tenez, voulez-vous m'en croire ? mon maître a quitté Madame Barneton, profitez du moment de dépit, les femmes ſe conſolent quelquefois par déſeſpoir.

MYDELETTE.

J'avois déja arrangé cela de cette maniere.

CLITANDRE.

Croirai-je cette nouvelle ?

MYDELETTE.

Elle eſt très-ſûre.

CLITANDRE.

Mademoiselle Robinson détruiroit ainsi la bonne opinion que j'ai d'elle.

ARLEQUIN.

Non, elle détruit seulement la bonne opinion que vous avez de vous-même, tâchez de plaire à Madame Barneton, vous dis-je.

CLITANDRE.

Oh! c'en est trop, maraut! si tu n'appartenois pas à un homme que je révere .... je te ....

ARLEQUIN.

Ah! c'est ce que je voudrois bien voir.

CLITANDRE.

Ne me pousse point à bout.

ARLEQUIN.

On donne à Monsieur des conseils par pure compassion, il se fâche.

CLITANDRE.

Ote-toi de devant mes yeux.

ARLEQUIN.

Je suis chez-moi.

MYDELETTE *à Arlequin.*

Monsieur, ne vous fâchez pas sortons, il est en colere.

ARLEQUIN.

Et moi furieux.

CLITANDRE.

Cruelle, pouvez-vous m'accabler d'un coup si affreux!

ARLEQUIN.

Oui, & c'est moi qui en suis cause.

MYDELETTE.

Sortons, te dis-je.

ARLEQUIN.

Si je ne me conservois pas pour toi, il verroit beau jeu; mais voyez ce demoniaque.

SCENE III.

CLITANDRE *seul.*

CE que l'on vient de me dire, n'eſt ſans doute que trop vrai ; que vais-je devenir, tout conſpire contre moi ; on me diſpute la juſtice de ma cauſe, le pere de ma maîtreſſe incline pour mon Rival ; la fortune trahit mon eſpoir, l'amour ſeul pouvoit ſurmonter les obſtacles que le ſort m'oppoſe, & je ne ſuis point aimé !

SCENE IV.

Mlle. ROBINSON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

C'En eſt donc fait, Mademoiſelle, je ne dois m'attendre à trouver en vous qu'un Juge partial & prévenu ; je ne me repens point de vous avoir choiſie pour arbitre, je n'appellerai point de votre déciſion ; mais puiſqu'elle doit m'être contraire, vous pouviez du moins avant de me faire ſçavoir mon arrêt, attendre le moment où il doit m'être prononcé, & ne point m'accabler d'avance par une ſi affreuſe certitude.

Mlle. ROBINSON.

Que dites-vous, Clitandre.

CLITANDRE.

Que je ſuis inſtruit de ma deſtinée, on vient de m'apprendre que je dois perdre toute eſperance.

Mlle. ROBINSON.

Je ne vous demande point de qui vous tenez cette nouvelle ; mais pour vous faire voir qu'elle eſt fauſſe, je vous prie, Clitandre, d'aller de ce pas dire à mon pere & au Seigneur Sterlin, que je renonce abſolument à cet arbitrage, & que je ne veux point décider entre vous.

CLITANDRE.

Quoi, Madame?

Mlle. ROBINSON.

Mon parti eſt pris, on ne doit exiger de moi que de l'obéiſſance, & non pas un choix.

CLITANDRE.

Que m'annonce une pareille réſolution? ah! je vois ce qui vous retient; c'eſt une pitié généreuſe, & votre bouche ſe refuſe à un arrêt que votre cœur vous a dicté.

SCENE V.

Me. BARNETON, Mlle. ROBINSON, CLITANDRE.

CLITANDRE *à Madame Barneton.*

MAdame, oſerois-je vous demander votre ſecours auprès de cette aimable perſonne?

Me. BARNETON.

Helas! Clitandre, à qui vous adreſſez-vous? Sterlin me mépriſe & me quitte aujourd'hui pour elle; de quel poids croyez-vous que puiſſe être ma recommandation près d'une Rivale qui ne ſçait que trop que je ſuis partie intereſſée?

Mlle. ROBINSON.

Vous ignorez, Madame, combien cette recommandation me ſeroit précieuſe & reſpectable, vos interêts me la rendroient d'autant plus chere; mais je

l'ai déja dit, qu'on attende tout de ma soumission, & rien de mon jugement ; puisque vos droits & ceux de Sterlin semblent être égaux, que des esprits plus éclairés que le mien décident.

CLITANDRE.

Ah ! si vous m'aimiez....

Mlle. ROBINSON.

Vous gagneriez votre cause ; mais si j'aimois Sterlin, il gagneroit aussi la sienne ; vos differends seroient vuidés par un Dieu aveugle ; il faut que ce soit la raison qui prononce, je ne me flatte pas d'en avoir assez pour une affaire si délicate ; faites part à mon pere des justes motifs qui me condamnent au silence, & dites-lui que ma résolution est prise.

CLITANDRE.

Eh ! Mademoiselle, il faudra donc que je sois la victime de la lenteur des Juges, ou de leur prévention ?

Mlle. ROBINSON.

Puisque vous m'aimez, il vous sera plus doux d'être condamné par vos Juges, que par votre maitresse ; je ne dis pourtant pas que je vous condamnasse, mais je ne vous assure pas non plus que vous fussiez préferé ; dans cette incertitude rempliſſez les devoirs de l'amant, puisque vous vous piquez de l'être, & consentez au parti que je prends. J'exige cette démarche de votre obéissance, comme une preuve de l'amour dont vous voulez que je sois persuadée.

CLITANDRE.

Vous serez obéie, Mademoiselle ; tout ce qui peut vous prouver ma passion l'emporte sur les interêts de ma passion même ; je sçais que tout me sera contraire, que je n'avois de ressource que dans votre probité ; vous voulez m'interdire ce seul recours, je vais vous perdre ; mais vous n'aurez pû douter que je ne vous adore. *Il sort.*

SCENE VI.

Mr. BARNETON, Mlle. ROBINSON.

Mr. BARNETON.

ENverité, si je ne craignois de vous être suspecte, je louerois ici sa soumission & sa délicatesse; mais dites-moi, ma chere amie (car rien ne peut vous ôter ce nom) eh! pourquoi renoncez-vous à un droit qui me paroît si légitime & si naturel? pourquoi ne pas faire vous-même un choix d'où dépend votre repos.

Mlle. ROBINSON.

C'est vous que je prends pour Juge des raisons qui m'en détournent. Je respecte Sterlin & j'estime Clitandre; mais je ne puis choisir entr'eux sans offenser l'un ou l'autre: on pourra soupçonner si je me détermine en faveur du premier, que ses richesses ont fait pancher la balance, & ce soupçon me seroit odieux. Car enfin Clitandre a été sur le point de m'épouser, & en choisir un autre plus riche, sera absolument découvrir une ame intéressée. Si je me donne à Clitandre, au mépris des avantages qui me sont offerts, je suis sûre d'offenser un pere qui s'intéresse ouvertement pour son ami, & qui croit pouvoir le faire à présent avec justice. Mais bien plus, Madame, ne comptez-vous pour rien cette amitié dont vous m'avez honorée à la premiere vûe! cette protection que vous m'avez offerte sans me donner le tems de la mériter; moi, je vous enleverois un homme qui vous est cher? ce seroit-là le prix de vos bontez? non, l'idée

que vous aviez de moi me flatte trop pour la souiller par une pareille perfidie.

Me. BARNETON.

Embrassez-moi, mon aimable Robinson, ces sentimens vous acquittent déja de tout ce que vous croyez me devoir; que dis-je, vous me récompensez par des preuves réelles de ce que je n'ai fait encore pour vous qu'en idée. Je suis trop contente, mais apprenez à votre tour mes véritables sentimens; ce n'est point par vanité, mais par délicatesse que je refuse votre sacrifice. Si Sterlin revenoit à moi, & que ce fût l'amour qui me le ramenât, je ne vous cache point que je lui pardonnerois avec plaisir, son infidélité ne me feroit voir que l'homme, & son retour me montreroit l'amant touché de repentir; mais si je ne le devois qu'à vos refus, j'aurois toujours à craindre que quelqu'autre ne profitât mieux que vous de son inconstance, & la grace que je vous demande est d'agir avec lui, comme si je n'étois mêlée pour rien dans cette affaire.

Mlle. ROBINSON.

Mais, Madame....

Me. BARNETON.

Non, vous dis-je, supposez qu'il me soit encore cher, vous détruiriez en le rebutant toutes les dispositions où je serois de lui pardonner. S'il persiste jusqu'à la fin du jour à vous offrir sa main, acceptez-la sans craindre de blesser notre amitié, & songez que si vous le refusez, l'exclusion que vous lui donnerez sera aussi la mienne.

Mlle. ROBINSON.

Ce que vous me dites m'affermit encore dans la résolution que j'ai prise; & c'est pour me laisser la liberté du choix que vous affectez cette délicatesse.

Me. BARNETON.

Non, ma chere, ne soupçonnez point la sincerité de votre amie ; elle vous parle du fond du cœur.

Mlle. ROBINSON.

Ah ciel ! voici Sterlin.

SCENE VII.

STERLIN, Me. BARNETON, Mlle. ROBINSON.

STERLIN *à Mademoiselle Robinson.*

QUe viens-je d'aprendre, Mademoiselle, ce n'est plus de vous-même qu'on peut avoir l'esperance de vous obtenir, & vous voulez dérober au plaisir de vous posseder ; toute la douceur d'un aveu qui en redoubleroit les charmes ! votre pere veut absolument que vous prononciez, (*appercevant Madame Barneton.*) Ah !

Mlle. ROBINSON.

Monsieur, je vais tâcher de gagner sur son esprit ; de ne pas me contraindre ; des reflexions dont je lui ferai part l'engageront peut-être à m'accorder cette grace, & je vous laisse en situation de réfléchir aussi de votre côté.

Elle sort.

SCENE VIII.

STERLIN, Mc. BARNETON.

STERLIN.

ELle eſt bien terrible, cette ſituation où elle me laiſſe ! que lui dirai-je ?

Mc. BARNETON.

Votre embarras m'aſſure de la bonté de votre cœur, vous ne ſçauriez voir l'affliction où votre infidélité me jette ſans en être touché de pitié, & peut-être de repentir ; l'un & l'autre me paroiſſent bien fondés ; plus je m'examine & moins je crois mériter le coup, dont vous m'accablez.

STERLIN.

Ah ! quel chemin prend-t'elle, je ſuis perdu, j'aurois pû ſoûtenir ſa colere ; mais que répondrai-je à de tendres reproches !

Mc. BARNETON.

Nous touchons donc à la fin de ce jour qui devoit être le plus fortuné de ma vie, & qui devient la ſource intariſſable de mes larmes ; penſez-vous bien, Sterlin, à l'injuſtice de votre procedé ?

STERLIN.

Croyez, Madame, qu'on ne peut rien ajoûter à mes remords, & qu'il faut que je ſois frappé d'une paſſion bien violente, puiſqu'elle combat dans mon cœur le repentir qui le déchire.

Mc. BARNETON.

Eſt-ce ainſi que vous me répondez, cruel ? eſt-ce en me faiſant voir toute la force d'un amour qui m'outrage, que vous prétendez vous juſtifier !

STERLIN.

Oui, Madame, c'eſt en montrant le fonds de ſon ame qu'un honnête-homme s'excuſe ; je ne puis vaincre le penchant qui m'entraîne, je n'ai pas même la force de le ſouhaiter ; la cruelle Robinſon m'occupe tout entier, fait naître mes déſirs, diſpoſe de mes volontez ; elle tiraniſe juſqu'à ma probité même : oui, cette probité me devient preſque à charge, lorſqu'elle me repréſente mes engagemens avec vous ; ah ! pourquoi la vertu parle-t'elle dans le cœur des hommes quand elle n'a pas aſſez de pouvoir pour ſe faire obéir ?

Me. BARNETON.

Ingrat, tu ne ſçavois pas aimer ce matin, tu attribuois à la prudence de l'âge la froideur de tes ſentimens pour moi ; te voilà cependant en proye au tumulte & aux violences de cette paſſion, que juſqu'ici tu avois ignorée ; Que de progrès un ſeul coup d'œil t'a fait faire ! c'étoit donc à une autre que ce triomphe étoit réſervé ; je ne devois éprouver que ton indifference ; ah, perfide ! avant que de me couvrir de honte en me quittant, tu aurois dû m'aimer, du moins pour ma gloire !

STERLIN.

Rien n'a jamais été plus digne de l'être, je vous rends cette juſtice, malgré l'illuſion dont l'amour a frappé mon cœur & mes yeux ; je ſçais que j'offenſe cruellement ce qu'il y a de plus eſtimable ſur la terre ; je ſçais que j'abandonne ce qu'elle a de plus charmant : quoi ! vous verſez des larmes ! ne ſuis-je pas aſſez coupable, faut-il que vos douleurs ajoûtent à mon crime ! je vous conjure de me les dérober, par vos genoux que j'embraſſe, que mon repentir les adouciſſent, ou plûtôt mépriſez un objet qui connoît tout ce que

vous

vous valez, tout ce qu'il vous doit, & que rien ne peut empêcher d'accomplir sa destinée.

Me. BARNETON.

Que je suis malheureuse ! la premiere fois que je vous vois à mes genoux, c'est pour me demander grace de votre perfidie ! Levez-vous, je ne me reproche point les pleurs que je viens de répandre, puisqu'ils vous ont attendri; je n'ai pû les refuser à ma triste situation ; je vous aime Sterlin, rassurez-vous, je vous le dis pour la derniere fois : n'ayez-même aucuns remords, & soyez sûr que votre himen étouffera mon amour ; j'en suis si persuadée, que je vais le hâter de tout mon pouvoir. Mon cœur ne sera pas tranquile tant qu'il lui restera la moindre esperance ; je vous découvre bien des foiblesses, mais elle ne me font point rougir, puisque je me sens assez de force pour les surmonter.

STERLIN *à part.*

Quel respectable caractere !

Me. BARNETON.

Je sçais que vous avez l'appui de Robinson ; croyez-vous que sa fille ait quelque penchant pour vous ?

STERLIN.

Je n'ose m'en flatter, Madame, mais elle n'aime point mon Rival, & c'est ce qui me donne quelque esperance.

Me. BARNETON.

Quoique je m'intereſſe pour vous, je plains l'infortuné Clitandre ; les voici, nous touchons peut être au moment qui va combler vos désirs en assûrant mon repos.

SCENE IX.

STERLIN, ROBINSON, CLITANDRE, Mlle. ROBINSON, Me. BARNETON, MYDELETTE.

ROBINSON.

JE le veux abſolument ma fille, mon ami & Clitandre le déſirent : vos raiſons quelques bonnes qu'elles ſoient ne peuvent valoir un accommodement, qui prévient les ſuites fâcheuſes d'un Procès qui feroit l'entretien de tout Londres.

Mlle. ROBINSON.

Ah, mon pere, que la conjoncture où je me trouve eſt cruelle.

MYDELETTE.

Effectivement avoir le choix de deux époux, je ne vois rien de plus chagrinant.

ROBINSON.

Songez que leurs droits ſont égaux, qu'ils vous ont priſe pour arbitre, & que celui qui aura l'excluſion ne ſera en droit de vous faire aucun reproche ; que j'en ai leur parole d'honneur.

Mlle. ROBINSON.

Eſt-ce ainſi que vous m'avez obéie, Clitandre ?

CLITANDRE.

Vous avez été vous-même témoin de mes inſtances.

Mlle. ROBINSON.

Ah Madame ! quel a été le ſuccès de votre entrevûe ?

Mr. BARNETON.

J'ai rompu pour jamais avec lui, & rien ne doit retarder votre jugement.

Mlle. ROBINSON.

Quoi ! tout m'eſt contraire, tout me force à une déciſion pour laquelle j'ai tant de répugnance.

STERLIN.

Songez, Madame, que votre irréſolution diminuera le prix de la grace que vous allez accorder.

CLITANDRE.

Prononcez, puiſqu'il le faut, Mademoiſelle ; votre incertitude me fait autant ſouffrir que la crainte du refus me menace.

Mlle. ROBINSON.

Vous le voulez donc, ciel !

MYDELETTE.

Courage.

STERLIN.

Je tremble, un moment, Mademoiſelle. Clitandre, le choix peut tomber ſur moi comme ſur vous ; mais notre amitié exige une derniere tentative ; je ſuis ſûr que nous ſommes également indifférents à l'objet de notre tendreſſe ; ainſi ce ne ſera point le tiraniſer que de lui preſcrire un choix, c'eſt même lui épargner un aveu qui le gêne : cedez-moi cette charmante perſonne, que j'aye le plaiſir de la tenir de vous, & de vous donner la moitié de mon bien.

CLITANDRE.

Juſques ici, Monſieur, je ne vous ai montré aucun reſſentiment de l'injuſtice que j'ai crû vous voir commettre à mon égard ; je ne ſens que trop combien ſa cauſe eſt excuſable ; mais me propoſer de renoncer à ce que j'adore, me le propoſer à ſes yeux, & croire qu'un motif d'interêt puiſſe m'y réſoudre ; c'eſt pour moi un affront, dont je me vangerois ſur tout autre.

que vous. Prononcez, Mlle. ce moment eſt peut-être le dernier de ma vie ; mais votre amant ne meritera pas du moins votre refus par la honte de vous avoir cedée.

Mlle. ROBINSON.

Quoi ! Monſieur, vous m'achetez de la moitié de votre bien.

STERLIN.

Je le ſacrifierois tout entier, ſi ſa perte ne retomboit pas ſur vous.

Mlle. ROBINSON *à Clitandre.*

Et vous ne vous rendez point à une propoſition ſi avantageuſe !

CLITANDRE.

Moi !

Mlle. ROBINSON.

Voilà ma main ; Clitandre, celui qui refuſe eſt plus généreux que celui qui donne.

CLITANDRE.

Juſte ciel !

STERLIN.

Qu'entens-je !

ROBINSON.

Ma fille !

MYDELETTE.

Qu'elle folie !

Mlle. ROBINSON.

Si j'étois mieux connüe de vous cette préference n'étonneroit perſonne : indifferente juſqu'ici pour tout les hommes du monde, & contrainte à me choiſir un époux, les ſeuls ſentimens ont dû me déterminer ; j'admire ceux de Sterlin, mais ceux de Clitandre m'enchantent. Je vous dirai même que les qualitez de ſon ame, ſemblent depuis un inſtant avoir paſſé ſur ſa perſonne ; elle m'eſt chere, oui Clitandre, je

vous aime, & mon amour doit vous flatter, d'autant plus qu'il falloit un vrai mérite pour le faire naître.

CLITANDRE.

Peut-on jouir d'un bonheur auſſi parfait !

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *à Sterlin.*

REjouiſſez vous, Monſieur, de la joïe : voici vos Danſeurs & vos Muſiciens qui arrivent de Londres.

STERLIN *lui donne un ſoufflet*

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

MYDELETTE.

Tais-toi ?

Mr. BARNETON.

Je ne croïois pas qu'on pût rien ajoûter à l'eſtime & à la tendreſſe que j'avois pour vous : mais vous venez de mettre le comble à l'une & à l'autre.

STERLIN.

Je tiendrai ma promeſſe, Mademoiſelle, je ne murmurerai point de votre arrêt, mais permettez moi de déplorer mon ſort ; je perds en un ſeul jour les deux plus vertueuſes perſonnes de l'Univers. Je me ſens perſécuté des remords les plus affreux ; ah ! falloit-il attendre que mon infortune m'ouvrît les yeux ſur mon injuſtice ? j'ai eû la cruauté de faire couler des larmes que ma main n'a pas daigné eſſuïer.

Que vous allez être bien vangée, Madame, adieu ; je sçais que je vous perds pour toujours ; mais soyez persuadée que toute ma douleur est d'avoir voulu commettre le crime, & non de n'avoir pû l'achever.

Mlle. ROBINSON.

Vous le laisser partir !

Me. BARNETON.

Croyez-vous son repentir sincere ?

Mlle ROBINSON.

Rappellez-le, Clitandre.

CLITANDRE

Monsieur....

Mlle. ROBINSON.

Il manque une chose essentielle à mon bonheur, & je crois Madame Barneton trop généreuse pour me la refuser.

Me. BARNETON.

Que seroit-ce, Madame !

Mlle. ROBINSON.

C'est de n'avoir point à me reprocher votre désunion : si Madame Barneton vous rendoit son cœur & sa main, les recevriez-vous avec plaisir ?

STERLIN.

Ah ! suis-je encore digne de l'un & de l'autre ?

Me. BARNETON.

Ce n'est pas cela qu'on vous demande, Monsieur.

STERLIN.

Mon sort seroit aussi heureux que celui de Clitandre.

Mlle. ROBINSON.

Ah ! Madame, ne lui en demandez pas davantage.

Me. BARNETON.

Avant que de rien conclure, je dois vous avertir, Monsieur, que depuis un moment, j'ai perdu dix mille guinées.

STERLIN.

Comment, Madame?

Mᵉ. BARNETON.

Oui, que je prie ma chere Robinſon d'accepter pour ſa dot.

STERLIN.

Appellez-vous cela les perdre, Madame? ah! c'eſt les gagner que d'en faire un ſi bel emploi: que je ſuis heureux de pouvoir vous imiter! je conjure Clitandre d'en recevoir autant.

Mlle. ROBINSON.

Madame....

CLITANDRE.

Je rougis.

STERLIN.

Que parlois-tu tout-à-l'heure de Danſeurs & de Muſiciens?

ARLEQUIN.

A propos, que le diable les emporte.

STERLIN.

Fais-les revenir.

Mlle. ROBINSON.

Mon cher ami, que ma joïe eſt parfaite!

STERLIN.

Celebrons ces heureux mariages.

Mᵉ. BARNETON.

Ne nous quittons jamais, ma chere rivale.

STERLIN.

Oui, nous ne ferons qu'une maiſon..... *Madame Barneton le regarde en ſouriant*, oh! ne craignez rien.

MYDELETTE *à Clitandre.*

Je vous demande pardon, Monſieur....

CLITANDRE.

J'oublie tout, je fais ta fortune, & je te garde.

MYDELETTE.

Je méritois pourtant bien d'être chaſſée.

ARLEQUIN.

Nous épouſons ſans doute.

MYDELETTE.

Cela s'en va ſans dire.

ARLEQUIN.

Que dis-tu de Clitandre qui va loger chés mon maître ?

MYDELETTE.

Que les deux femmes ſont trop bonnes amies pour que les maris aïent rien à craindre : allons, fais venir nos Danſeurs.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

Gros Négotians.
Gros Traitans.

VOus qui croyez à force de richesse
Engager un Amant à ceder sa Maîtresse,
Vous vous trompez, il n'est pas encore tems,
Attendez que l'hymen dans ses liens l'engage;
L'époux connoît mieux ses besoins,
Vous le verrez plus tranquile & plus sage
Avec l'époux il en coûte bien moins,
Et l'on y gagne davantage.

On danse.

AIR.

Amour ne lance désormais
Tes flâmes & tes traits,
Que sur des cœurs dignes de ta victoire;
Tes coups sont trop charmans,
Pour attaquer d'infidéles Amans,
N'allume que des feux constans,
Pour nos plaisirs & pour ta gloire.

On danse.

VAUDEVILLE.

Ce monde eſt une lotterie
Où chacun tente le hazard,
Chacun ſelon ſa fantaiſie
Y ſouhaite ſon lot à part;
Mais malgré la ſoif qui nous preſſe,
Des richeſſes & des honneurs
L'Amant qui gagne ſa Maîtreſſe,
Eſt le plus heureux des Joueurs.

On voit dans ce Jeu de commerce
Proſperer ſouvent des filoux,
A cacher ſon jeu l'on s'exerce
Pour y faire de meilleurs coups;
Mais de tous ceux dont le ſiſtême
Ne tend qu'à corrompre les mœurs,
L'Amant qui trompe ce qu'il aime,
Eſt le plus fripon des Joueurs.

Chacun pour chercher la fortune
S'offre en butte à mille hazards,
L'un brave les eaux de Neptune,
L'autre affronte les feux de Mars;
Mais quelle que ſoit la manie
Qui nous fait vaincre nos terreurs,
L'homme veuf qui ſe remarie
Eſt le plus hardi des Joueurs.

Ceux qui naiſſent dans l'opulence,
Corrigent les arrêts du ſort,
Honneurs, emplois, plaiſirs, ſcience;
Ils ont tout dans leur coffre fort:
Mais de ceux dont l'erreur extrême
Achete de fauſſes faveurs,
L'Amant qui paye ce qu'il aime
Eſt le plus trompé des Joueurs.

Tout homme ſe croit fort habile
Dans le métier qu'il entreprend,
Il n'eſt pourtant pas difficile
De fronder plus d'un ignorant;
Mais de ceux dont la fauſſe adreſſe
Eclate aux yeux des ſpectateurs
L'Auteur qui voit ſifler ſa piéce
Eſt le plus penaut des Joueurs.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 15. *ligne* 5. un titre plus ſpécieux, *liſez* titre plus précieux.

Ibid. ligne 10. que vous avez, *liſez* vous avez.

Page 30. *ligne* 6. étoit contraint, *liſez* étois contraint.

Ibid. ligne 10. ſuis je né aſſez, *liſez* ſuis-je aſſez.

PQ
2027
R55F5

Romagnesi, Jean Antoine
La fille arbitre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY